

# action poétique

wolf biermann

maurice regnaut

pierre tilman

micHEL vachey

franck venaille

rené depestre :

l'intellectuel révolutionnaire  
et ses responsabilités  
envers le tiers monde

39

## POÈTES IRANIENS D'AUJOURD'HUI

traduits et présentés par m. a. sepanlou, a. h. nadjafi et a. lance

adamov - bialik - frénaud

# action poétique

---

FONDATEUR : GERALD NEVEU

Rédacteur en chef : Henri Deluy.

Rédaction : Andrée Barret, Henri Deluy, Charles Dobzynski, Pierre Lartiguc, Marcel Migozzi, Maurice Regnaut, Paul-Louis Rossi, Jacques Roubaud, Bernard Vargaftig, Franck Venaille.

Administration et secrétariat de rédaction :  
(toute correspondance)

Ed. P.J. Oswald, 16, rue des Capucins — 14 - Honfleur.

Service de presse :

Henri Deluy, 4, rue Raspail, 94 - Ivry-sur-Seine.

Publicité :

Ermès publicité, 29, rue Corneille — 91 - Montgeron.

---

## DIFFUSION :

PARIS : François Maspero diffusion, 1, place Paul-Painlevé (5<sup>e</sup>), MED. 41-16.

REGION LYONNAISE : Rhône-Diffusion, 48, rue Molière, Lyon-6<sup>e</sup>, Tél. 24.82.65

PROVINCE : Editions P.J. Oswald, 16, rue des Capucins — 14 - Honfleur. (Toute commande ferme ou dépôt est adressée dans les 48 h).

BELGIQUE : Librairie « La Jeune Parque », 55-57, rue des Eperonniers, Bruxelles 1, Tél. 12.23.05.

SUISSE : La Cité, 10, Métropole - Lausanne - Tél. (021) 22.0095 (94).

ALGERIE : S.N.E.D., 49 bis, rue Larbi-ben-M'hidi, Alger.

AUTRES PAYS : Département Etranger Hachette, 79, bd. Saint-Germain, Paris (6<sup>e</sup>).

---

## ABONNEMENT

(voir notre bulletin d'abonnement ou de réabonnement dans les premières pages de couleur de chacun de nos numéros).

Gérant : Henri Deluy.

---

Imp. P.J. Oswald - Honfleur

Dépôt légal 4<sup>e</sup> tr. 1968

Nouveaux poètes iraniens, traduits et présentés par M.A. Sepanlou, A.H. Nadjafi et A. Lance	3
La voix de Bialik, par Charles Dobzynski	28
C.N. Bialik : Dans la ville du massacre	30
Wolf Biermann : Quatre très différentes tentatives de converser d'une manière nouvelle avec les vieux camarades (bilingue)	42
Arthur Adamov : Nord-ouest	48
André Frénaud : Exhortation d'un prédicant au désert	58
Maurice Regnaut : Autojournal	60
Pierre Tilman : Dernier constat	64
Michel Vachey : Femmes (L'été noir)	66
Franck Venaille : L'ordre blanc règne à Détroit- sur-Seine	75

## CHRONIQUE :

René Depestre : L'intellectuel révolutionnaire et ses responsabilités envers le Tiers Monde	79
--	----

## DOCUMENT :

Union des Ecrivains : Déclaration adoptée par l'assemblée générale	88
Notes et informations	95

---

**LA POÉSIE DOIT AVOIR POUR BUT LA VÉRITÉ PRATIQUE**

---

**Nous publierons dans nos prochains numéros :**

— La poésie aujourd'hui :

- Italie
- Bulgarie
- Cuba
- Yougoslavie

— Jeunes poètes (II) : René Arnault, Christian Prigent, Geoffrey Squires.

— Significations de « Tel Quel » ?, textes réunis par P.-L. Rossi et Jacques Roubaud.

— Bibliographie commentée des troubadours, par Jacques Roubaud.

— A propos des derniers recueils de René Char, par Charles Dobzynski.

— Entretien avec Georges Mounin, par Henri Deluy et Franck Venaille.

— Chronique à suivre, par Paul-Louis Rossi.

— Questions à Pierre Macherey, par Henri Deluy et Paul-Louis Rossi.

— Et des textes et poèmes de :

- Nicolas Guillen
- Pablo Neruda
- Charles Dobzynski
- Maurice Roche
- Guy de Bosschère
- Michel Poirel
- Andrée Barret
- Gullevic
- Oliven Sten
- Sergio Ottonelli
- Lillane Atlan
- Sémlon Kirsanov
- Philippe Léotard
- Véra Feyder

Les textes doivent nous parvenir dactylographiés, en trois exemplaires. Les manuscrits non retenus ne sont pas retournés. Pour toute correspondance, joindre un timbre pour la réponse.

(donner à lire IV)

Présentés et traduits par Mohamad Ali Sepanlou, Abol Hassan Nadjafi et Alain Lance.

De Chardin aux romans d'espionnage, sans oublier Pierre Loti, voici un pays pour lequel l'encre française a beaucoup coulé. De nos jours, elle continue de s'étaler sur les gazettes au gros cœur. Quant à la poésie, on sait généralement combien l'air subtil de la Perse fut favorable à son épanouissement. Mais si le lecteur français peut se procurer les « Roubaïates » de Khayam en édition de poche il ignore à peu près tout de la poésie moderne d'Iran. Les traductions sont rares et ne figurent, la plupart du temps, que dans des revues spécialisées comme « Orient ». Le choix présenté dans ce numéro ne prétend pas être exhaustif, au contraire : il prend parti.

C'est paradoxalement à cause de l'énorme importance de la poésie dans la culture persane que les poètes modernes d'Iran ont éprouvé et éprouvent encore des difficultés à faire admettre une forme nouvelle, apparue essentiellement à partir d'une rupture avec le lyrisme traditionnel. On imagine difficilement ce qu'a pu être la remise en question d'une versification aussi enracinée dans les structures mentales d'un peuple ; il existe une sorte de culte des poètes classiques : chaque printemps, Chiraz voit défiler des milliers de pèlerins devant le tombeau de Saadi, n'importe quel boutiquier du bazar d'Ispahan vous récitera des vers de Hafez et, à Téhéran, Ferdoussi sur son socle semble toujours héler en vain un taxi au milieu du trafic.

D'autre part, il faut bien rappeler que d'autres difficultés, extérieures au seul domaine de l'écriture, ont compliqué singulièrement la tâche des écrivains iraniens. Et quand je parle de « difficultés », on comprendra que j'abuse monstrueusement de la litote. Voici quelques mois qu'un « Centre des Ecrivains Iraniens » a été créé, organisme indépendant qui regroupe la quasi totalité des

poètes, romanciers dramaturges et traducteurs. Souhaitons-lui bonne chance dans son combat pour défendre la liberté de création face aux tabous et aux censures.

Cela dit, et malgré les séquelles de cette querelle des anciens contre les modernes, l'audience des poètes contemporains iraniens pourrait rendre jaloux beaucoup de leurs amis français. Leurs livres sont lus par les étudiants, qui connaissent souvent par cœur des poèmes de Chamlou ou de Foroughzade, qui se rendent nombreux aux lectures publiques, qui achètent les revues — dont le tirage est honorable, compte tenu du fort pourcentage d'analphabétisme. Mais cette audience déborde le cadre étroit des milieux intellectuels : je n'oublierai pas de sitôt ce garçon de café de l'avenue Istambul à Téhéran, très au fait des dernières parutions et qui nous récita des poèmes de Naderpour et de Sepanlou ! Sans se laisser aller à des comparaisons hâtives — la tradition orale a une place en Iran qu'elle n'a plus chez nous depuis longtemps — il fallait rappeler ces faits pour mesurer la résonance que peut avoir la parole poétique, dans ce peuple.

aspects de la poésie moderne  
en iran

moḥamad ali  
sepanlou

L'histoire de la poésie en Iran — ce pays dont le patrimoine culturel est essentiellement poétique — s'identifie dans une large mesure avec le destin même de ce pays et de son peuple. En orient en général, en Iran en particulier, la poésie ne répond pas à la définition qu'en donnèrent des occidentaux comme Sartre : « la poésie, c'est qui perd gagne... le poète voit les mots à l'envers » (1). Nous, Iraniens, savons

---

(1) Dans « Qu'est-ce que la littérature ». Mais Sartre ne donnait pas un caractère universel à sa définition : « Je répète qu'il s'agit de la poésie contemporaine. L'histoire présente d'autres formes de poésie ».

que c'est la poésie qui nous fournit les plus justes données sur notre passé, notre culture et surtout sur l'histoire vivante de notre langue. Jusqu'ici, c'est la poésie — et non la prose — qui demeure le plus sûr chemin pour connaître notre histoire, pour pénétrer les structures et les développements de notre société.

Après treize siècles de poésie écrite, un esprit nouveau a pénétré la poésie traditionnelle, incarné dans un mouvement et un poète : au début du XX<sup>e</sup> siècle, le Mouvement constitutionnel rendit possible une ouverture sur le monde moderne et NIMA YOU-CHIDJ (1895-1959), le grand poète et théoricien, renouvela la forme et le contenu de la poésie. NIMA, influencé par Mallarmé, s'efforça, pendant trente ans, de donner un visage nouveau à la poésie traditionnelle en conférant une puissance magique aux plus infimes composantes de l'écriture. Celle-ci étant pénétrée d'une exaltation de l'évolution de la société iranienne. Comme ses contemporains, NIMA écrit pour le peuple, pour éclairer ses ambitions et ses luttes pour la liberté. Mais alors que les poètes de cette époque écrivaient des poèmes en prise directe sur l'actualité, ceux de NIMA, moins explicites, parurent difficiles, obscurs.

Le Mouvement constitutionnel subit une défaite après la fin de la première guerre mondiale. La période qui suivit favorisa chez le poète, par la force des choses, un mûrissement solitaire et obscur qui a préparé l'avènement d'une école nouvelle. Ce fut durant les dernières années de sa vie que la graine a fleuri, révélant l'influence de NIMA sur son temps. C'est dans les conditions historiques des années qui suivirent la seconde guerre mondiale qu'il faut rechercher les causes de cet épanouissement. La dictature s'écroula et les intellectuels, les forces progressistes s'engagèrent résolument dans la lutte politique. Dans de telles circonstances, les poètes n'avaient pas tellement le temps de produire des œuvres très mûries...

Mais un besoin de « parasite nouveau » favorisa la publication des poèmes de NIMA.

Mais, après la défaite du Front national, en 1952, le monde intellectuel se vit plongé de force dans « l'intériorité asiatique ». Ce fut l'apogée de l'influence de NIMA sur la littérature iranienne. Les poètes eurent le temps d'assimiler ses théories et, d'autre part, la complexité et l'ambiguïté de son langage permirent de mieux déjouer la censure. (On voit ici une autre différence entre le rôle de la poésie dans les pays développés et dans les pays du Tiers Monde comme l'Iran (2). Ensuite, pendant une dizaine d'années, avec la « génération vaincue », la poésie iranienne atteignit presque la valeur et la célébrité de la poésie classique. Mais nous vous présentons surtout une branche nouvelle sur l'arbre touffu de la poésie persane, une nouvelle génération.

A la suite des possibilités ouvertes par les nécessités sociales, à la suite des marges de manœuvre plus grandes permettant un jeu diplomatique plus souple à l'égard des blocs, et avec tout l'enseignement que comporte la lutte des peuples comme celui du Vietnam (révélant les immenses possibilités de l'individu), la poésie moderne s'est engagée dans un profond travail d'analyse et d'exaltation. On peut la comparer à un polygone sur les côtés duquel s'inscrivent l'héritage culturel, la soif d'explorer, un patriotisme nostalgique, la conscience d'appartenir au Tiers Monde et, sur toute la surface, la solidarité avec tout humanisme luttant contre l'exploitation et le colonialisme. Il existe certes, ici, une bonne poésie lyrique, intimiste ou traditionnelle. Mais les poètes que nous vous présentons appartiennent à une tendance commune, exaltant le sentiment patriotique de l'Iran d'aujourd'hui.

---

(2) Cela dépend des époques. Un cas analogue est fourni par les poèmes qu'Aragon publia en zone sud au début de l'occupation. (A.L.)



---

Littérature persane et littérature iranienne : Il convient de distinguer la littérature iranienne limitée géographiquement et la littérature persane, qui a ouvert une aire culturelle très vaste : Irak, Turquie, Afghanistan, Caucase, Inde, en Chine même, ainsi qu'en témoigne Saadi dans le « Jardin des roses » et même en Europe, dans certaines régions des Balkans et de l'actuelle Yougoslavie.

---

## | forough farrokhzade

Une des plus belles voix de la poésie iranienne. Sa vie même, autant que sa poésie, l'ont rendue célèbre. « Une autre naissance » demeure son œuvre la plus importante. Elle était également cinéaste (« La maison est noire »). Elle fut tuée, en janvier 1967, dans un accident d'automobile. Elle avait 32 ans.

### **l'oiseau était seulement un oiseau**

L'oiseau dit : « Oh quelles senteurs quel soleil  
Voici venu le printemps  
Et j'irai chercher ma compagne ».  
L'oiseau s'envola de la véranda  
Et fila comme un message.  
L'oiseau était petit  
L'oiseau ne pensait pas  
L'oiseau ne lisait pas les journaux  
L'oiseau ne s'endettait pas  
L'oiseau ne connaissait pas les hommes.

L'oiseau battait l'air  
Au-dessus des feux rouges  
Dans l'altitude de l'insouciance  
Et follement expérimentait  
Les instants bleus.  
Oh l'oiseau était seulement un oiseau.

### Ô pays plein de bijoux...<sup>1</sup> (fragment)

Me voilà conquérante  
J'ai réussi à m'inscrire  
Je me suis moi-même décorée  
D'un nom sur une carte d'identité  
Et voilà mon existence précisée  
Grâce à ce numéro  
Vive donc le numéro 618, délivré  
Par le 5<sup>e</sup> arrondissement  
Résidence : Téhéran  
(...)  
Je peux avoir après-demain  
Comme tout fier patriote  
Ma part de ce grand idéal que poursuit  
Avec foi et enthousiasme  
La société : Chaque mercredi  
Une part de cette grandiose loterie millionnaire en  
Que l'on peut dépenser pour le frigidaire rials  
Les meubles et les rideaux.  
Ou bien encore  
Les donner à 618 citoyens de la Patrie  
En échange de 618 votes tout à fait spontanés

---

(1) Début d'un chant de marche iranien.

(...)

Je suis née dans le champ de la vie

Parmi les masses créatrices

Qui, en guise de pain,

Ont un horizon vaste et ouvert

Un horizon dont les frontières géographiques

actuelles

Donnent

Au Nord, sur la place verdoyante et fraîche

du TIR

Au Sud, sur l'antique place de la

PENDAISON

Et, dans les zones populaires, sur la place

du CANON.

**ahmad chamlou**

43 ans. Le poète le plus important de la génération précédente, celle qui a succédé à Nima. Son premier recueil « L'Air » est le plus connu ; le plus imité également. Avec lui, la poésie engagée en Iran a atteint sa plénitude. Parmi ses autres œuvres poétiques : « Le jardin des miroirs », « Aïda dans le miroir », « Le phénix dans la pluie », etc.

**rien à dire**

Que dire ? Rien à dire.

De l'espoir une brise se lève,

Mais pour qu'elle murmure

Dans toute l'étendue du désert,  
                                sur son chemin, pas un orme,  
Que dire ? Rien à dire.  
Derrière les portes verrouillées  
La nuit, pleine de couteaux et d'ennemis,  
Est assise,  
                    malveillante,  
                                silencieuse.

Les toits,  
                sous la nuit,  
                                inclinés,  
La rue, lasse du va-et-vient de la nuit au mauvais  
                                œil, de la nuit obstinée.

Que dire ? Rien à dire.  
Dans toute l'étendue de cette ville, pas un bruit  
Que celui d'un rat déchiquetant un linceul.  
Et dans ce lieu de ténèbres  
Pas de plainte que celle, noire, d'une veuve  
  pleurant son mari.

Et s'il y a brise  
Sur son chemin, pour qu'elle murmure, pas un  
Que dire ?    orme.  
Rien à dire.

|    **nader naderpour**

Le poème de Naderpour qui suit a été traduit directement par le poète lui-même. Je n'ai pas voulu modifier le texte français. D'ailleurs, je vois difficilement quelles améliorations j'aurais pu y apporter. En lisant ce poème vous pourrez apprécier la connaissance qu'a Naderpour de notre langue et du langage poétique français. Il est du reste un traducteur admirable et j'ai pu constater l'enthousiasme du public iranien en l'écoutant dire ses

traductions d'Yves Bonnefoy, de Gérard Neveu ou de Jean Malrieu. En Iran, il est dans les habitudes que le poète récite lui-même (quelle prodigieuse mémoire) ses œuvres. Mais c'est une émotion particulière qui vous saisit chaque fois que vous écoutez Naderpour dont la voix, sans avoir toute la gamme d'inflexions d'un Chamlou, n'en possède pas moins une puissance de conviction étonnante. Il y a de l'éloquence dans ce chant, mais c'est une éloquence fraternelle, et juste ; elle ne va pas se jucher dans un nid d'aigle ou sur une tribune pour vous dégringoler dessus...

Nader Naderpour est né le 6 juin 1929 à Téhéran. Après ses études secondaires, il passa trois ans en France, de 1950 à 1953. C'est en 1955 qu'il publiait son premier recueil : « Yeux et mains », réédité un an après. Vinrent ensuite trois autres livres : « Fille de la coupe », « Poème du Raisin » et « Collyre du Soleil ». La plupart de ses poèmes figurent dans une édition de poche de 1963, dont un nouveau tirage est sorti en 1967. Actuellement, deux nouveaux recueils vont être (ou sont déjà) publiés, où figurent les poèmes récents, comme ceux que vous allez lire. De 1964 à 1967, Naderpour séjourna en Italie puis en France où Pierre Seghers annonce la parution d'un choix de traductions.

A.L.

## du ciel à la corde <sup>1</sup>

Il est desséché le buisson ardent  
 Et l'Alchimie du Temps a transmué le feu de  
                                 Prophétie en or et en sang  
 Et la couleur de l'or et du sang a fait oublier aux  
                                 cailles la senteur des champs  
 Et le Soleil n'est plus le Christ de la lumière

---

(1) Cette assonance idiomatique (en persan : az âsse-mân tâ rissmân) désigne un discours à propos de tout et de rien, une manière de coq-à-l'âne. Dans la bouche des adversaires de la nouvelle poésie, cette expression prend un sens péjoratif. Non sans malice, Naderpour la choisit comme titre d'un poème particulièrement grave et, à l'intérieur du poème, la prenant au pied de la lettre, en fait l'articulation d'une image.

Et les nuages, tous, portent en eux l'hiver  
Et les ruisseaux, tous, dans leur course indifférente  
Se jettent en la rivière sans soleil,  
Et les rues, toutes, dans leur marche perpétuelle  
Croient au désespoir des impasses.

Les oiseaux ne sont plus de chair  
Ils sont de terreur et d'acier  
Et leurs fientes, de feu et de fléau,  
Si elles tombent sur la ville,  
Celle-ci ouvre sa bouche aux éclats de rire de la  
mort

Et un parapluie noir se lève dans son espace  
Et ses mères donnent le jour aux enfants aveugles  
Et ses filles jettent au sol leur chevelure  
Et ses passants brûlent d'une lumière intense  
Et leur peau plus ample qu'une cape  
Glisse de l'épaule-squelette  
Et l'image de leur ombre se fixe sur la pierre.  
Si elles se déposent sur la plaine,  
L'embryon du blé pourrit dans la matrice de la  
terre

Et le noyau du fruit se change en graine de poison  
Et la fleur ne se rappelle plus où est la verdure.  
Si elles se jettent dans l'eau,  
La race des poissons cherche un chemin qui mène  
à la terre  
Et la terre est une mère moins tendre que la mer !

La terre a chaque nuit le cauchemar de sa chute  
Et la peur de la mort a métamorphosé le grand  
amour de l'homme en raison de fourmi  
Qui cherche la vie, creusant la terre,  
Et qui bâtit des maisons, sous la terre.

Quelle époque étrange !  
La Fraternité n'est plus qu'une parole  
Et le sens du mot Réconciliation est Camisade.  
Le fils est assoiffé du sang du père  
Et de cadavres sont lourdes toutes les rivières  
Et inondés de sang tous les filets de pêcheurs !

La caresse n'est pas message de la main  
Et les jeunes doigts ne glissent plus sur la tige  
gémissante de la flûte  
Ils glissent sur le canon froid d'un fusil  
Et celui dont l'abri était l'ombre du mur  
Serre le dos contre les briques crues, au sein du  
Et l'éclair de rire d'une balle                          mur,  
Répond à son regard fixe  
Et lui, retombe encore dans les bras de l'ombre !

Quelle époque étrange !  
Le matin est prophète du chagrin  
Et le soir, exégète du désespoir  
Et la lumière ne pense plus à montrer le chemin :  
Le reflet des miroirs a conduit les yeux des  
alouettes vers l'éternel aveuglement  
Et l'homme mordu par le serpent  
A peur de la corde noire et blanche  
Car la corde est le serpent, et le serpent la corde  
Et le gibet est ce point culminant                          du gibet  
Qui a noué le ciel à la corde  
Et le ciel dort et le gibet veille !

Personne ne pense à la Délivrance  
Toutes les fenêtres du monde sont fermées  
Et tous les yeux redoutent la lumière  
La terre refuse aux feuillages des arbres

La généreuse splendeur de son printemps  
Et le ciel a offert à une autre terre  
La nuit limpide de ses étoiles.  
Toi, ô Messager de l'Aube !  
O toi seul fais couler la lumière  
Toi seul sois tendre et caressant avec les arbres  
Toi seul donne le courage aux rivières  
Pour qu'elles se confient à la chaleur du soleil  
Toi seul pousse les rues  
Pour qu'elles dépassent le noir des impasses  
Toi seul offre aux cœurs humains  
Une si grande noblesse  
Qu'ils puissent rallumer dans cette nuit de  
l'incroyance la lampe de la vérité  
Toi seul dédie aux mains  
Une si pure intelligence  
Qu'elles puissent apprendre de la forme des  
Le sens de l'Amitié feuilles  
Et toi, o Brise, brise, brise de la clémence !  
Souffle vers nous, les pêcheurs  
Souffle vers nous, les captifs.

 cyrus mochfeghi

Un des bons poètes de la jeune génération (il a 25 ans)  
qui, pour exalter la nature et les sentiments patriotiques,  
plonge ses racines mentales dans le passé.

**l'homme, patiemment magnifique**

J'ai oublié Tu as oublié  
Tu as oublié Ils ont oublié



Père ! Je connais ta voix merveilleuse  
Père ! Je te connais, je te connais...  
L'homme, patiemment magnifique !  
Ta voix merveilleuse-par-delà ces cimes  
De neige et de brume-est l'écho qui raconte  
Pourquoi les héros solitaires se sont exilés  
Ceux qui la nuit enfourchèrent les chevaux  
Et, longeant les barreaux de la forêt sans voix,  
S'éloignèrent, s'éloignèrent...

Les fantômes fuyants de ces vallées parallèles  
Se cachèrent au seul murmure des canaux  
souterrains  
Les fantasmes du sable-de ce désert qui point  
Au-delà des pâturages-s'inscriront dans le rêve  
Limpide du ciel.

Et les herbes lentes dérangèrent le bon  
Sommeil des chardonnerets.  
C'est alors, à la fin de cette nuit languissante  
— que je n'arrive pas à situer dans  
cet hiver qui n'en finit pas —  
c'est alors, à la fin de cette nuit languissante  
Qu'un vent fugitif se leva  
Dispersant les messages de la dent-de-lion  
Essaimant partout l'écho des nouvelles.  
Père ! Je te connais, je te connais  
Héros obstiné qui n'émigra point  
Avec les héros solitaires  
Tu as planté tes racines, tu as résisté au temps du  
Dans ce pays dépecé sang  
Longtemps tu entendis le cri des corbeaux  
Sur les arbres de l'automne  
Et avec l'hirondelle de l'exil tu as scellé

Une alliance de deuil au *jardin des tulipes* \*  
Et tu as répandu sur ton front la terre des  
martyrs  
Et sur tes yeux rougis, comme un collyre.

J'ai oublié, tu as oublié...  
Si l'haleine des coursiers faisait fondre la neige  
Si l'on entendait approcher les carrioles du  
bonheur  
Si l'on parvenait à faire toucher terre aux épaules  
Si l'on parvenait... de la nuit  
Si l'on parvenait...

| mahmoud azad

36 ans. Sa poésie contient des éléments typiquement orientaux avec parfois un mélange de mysticisme qui se rattache au bouddhisme. Dans certains textes, on retrouve la vie moderne dans toute sa brutalité comme chez les poètes américains du début du siècle. Deux recueils importants : « Longue ode du vent » et « Les miroirs sont vides ».

### les miroirs sont vides

On a fait main basse sur les marionnettes  
dans la nuit  
Il n'y a pas de visages dans la ville

---

(\*) « lalezar » : signifie également « le cimetière des martyrs ».

Dans la ville  
les magasins sont ouverts  
ouverts et vides  
et sombres  
Les marchands mélancoliques  
se plaignent  
Du vent  
de la pluie (et des chômeurs)  
Les marchands mélancoliques disent :  
On n'a jamais vu une telle pluie  
n'est-ce pas ?  
c'est une pluie violente  
Et les clients incrédules vont aux nouvelles  
par toute la ville.

Derrière les vitrines  
On a disposé des conserves et des fleurs en papier  
On a effacé sur les briques vernissées  
l'image des truites.  
On a enterré les vignes dans la ville.  
Les marchands mélancoliques dans la ville  
ont jeté les jarres vides  
sur le pavé des rues.  
On a mis en sommeil les visages dans la rue.

| ahmad réza ahmadi

27 ans, créateur d'une poésie intérieure teintée de sur-réalisme, déjà beaucoup imité par les plus jeunes. A publié « Le journal de verre » ainsi que « Le bon temps du malheur ».

## la petite pluie du vendredi matin

Ces deux astres piétons  
Dans le champ bleu du ciel  
Pâli par la pluie de sept heures vendredi matin  
Assis, en mal de voyage.

Vous l'aviez bien dit : la voici enfin  
La saison où l'on dessine des bières sur l'écorce  
des corps  
La saison de la fuite répétée des carrioles  
— les carrioles pleines des bagages de la pluie —  
Et la saison de la vantardise et de la réputation  
Qui n'étaient pas gratuites pour le voyageur  
modeste et chagrin

Cet inconnu qui passe et qui, par innocence,  
Salue tous les autres inconnus de la ville et de la  
saison.

Le printemps sans avenir  
Doit chercher l'antique dans le ciel.  
Mais non dans cette vitrine assoupie  
Où, à cause de la nouveauté des antiquités,  
Un instrument à cordes est devenu un  
Juste prophète.  
L'antiquité du ciel, c'est le soleil.

O Dialogue !  
Tu seras dans chaque saison  
Sous la forme question et réponse.

34 ans. Une écriture assez classique. Sa poésie exalte les valeurs humaines, le combat libérateur. Son meilleur livre est « La tempête ».

### les poignards, les écus

Six hommes replets  
Cent hommes malingres  
Se disputant jour et nuit l'eau  
D'un ruisseau  
Les premiers détournant pour eux l'eau  
Les seconds l'achetant bol à bol.  
Au-delà, six hommes reniflant de morgue  
En deçà, cent hommes, cœur embrasé de haine,  
Sans pouvoir combattre  
Sans pouvoir supporter la honte.

Tous les vendredis, un avion  
Survole le village  
Et lâche  
Cent écus d'or  
Et trois poignards d'acier  
Au milieu de la place  
Et douze tirelires de fer

C'est un vendredi de fin d'automne  
On peut lire sur une grande banderole :  
« Pas besoin poignards, envoyez écus »

Et sur cent banderoles on peut lire :  
« Pas besoin écus, envoyez poignards ».

C'est ce vendredi soir  
Que cent poignards d'acier  
Tombent au milieu de la place.

Le vendredi suivant  
On peut lire sur les banderoles :  
« Pas besoin poignards, ni même écus  
Envoyez seulement six pierres tombales ».

## | mohamad ali sepanlou

Certainement un des meilleurs poètes de la nouvelle génération. 27 ans. Un attachement passionné aux racines culturelles de l'Iran. Sa poésie, au vers ample, se nourrit des nostalgies de l'Histoire tout en affirmant une sensibilité solidaire des luttes actuelles du Tiers Monde. Il a publié jusqu'ici trois recueils « Ah Désert », « La Terre » et « Les averses ». La traduction d'un de ses poèmes a paru en France dans le livre « Chants pour le Vietnam ».

### la terre (fragment)

C'était notre exode nocturne  
Par des chemins hostiles.  
Du tropique de la nuit, nous entendons  
Le cri ensommeillé des sentinelles.

Et par les galaxies touffues, cheminant avec nous,  
Un centaure sans cavalier, sans selle-messager,  
Crinière palpitante dans le vent des nuées —  
Les flèches vagabondes  
Encombraient la nuit de morts éparpillés  
Les feux dans le noir exhalèrent  
Une odeur de camisade  
Une main dans les fers se décomposait  
Et dans les rumeurs des roches et des ronces,  
Dans les rêves du voyageur, la mort patiente  
D'un esclave.  
Et des chroniqueurs revêtus de noir  
Arrachaient les suspensoirs au-dessus des tombes.  
Le vent se couchait, et, dans la trêve de la mort,  
Nous voyions quelque chose cheminant sous la  
Ainsi peut-être s'en allait, lune :  
Dans l'Orient, des contes, la caravane des épices,  
Ce grelot assourdi, comme un doucereux trépas,  
Des émirs et leur suite  
Des chroniqueurs, des prêtres, des muftis.  
Nous étions à la mesure de notre route  
Dans un combat légué par nos aïeux  
Un combat où la plume dans le sang trempait  
Et dans l'encre le poignard...

Ce fut le crépuscule de la bataille  
Ce fut aussi notre propre crépuscule,  
A l'intérieur d'un fortin de verre  
Où des catapultes font pleuvoir l'anéantissement.  
Soudain, quittant la guerre et face aux vieilles  
portes de la forteresse, nous avons entonné  
Comme un sourire, le Très Haut Chant :  
Et, croissant et s'épanouissant, les âmes de notre  
tribu perdue  
S'élevèrent sur le sommet des tours.

## sur un tombeau

Sans ombre Sans lieu

On écrira

Sur le ciel le plus vaste

Sur l'ultime cartouche

Sur la dernière montagne :

« Sans frontière

Et sans arme

Sans le drap ni la laine

Avec son humaine blessure

— bourgeon de feu dans son cœur enclos

depuis sa naissance —

Tendu vers cet espoir gigantesque

Il vient de livrer au soleil son corps criblé :

*Que la mort soit la bienvenue*

*Que la mort soit la bienvenue.*

C'est le chant qu'il enregistra

Sur le soleil

Et depuis ce jour les aubes sont ferventes.

Ce fut le chant de Che Guevara

A Vallegrande

1928-1967 ».

**madjid nafici**

18 ans. « Un enfant sage et désemparé ». Dans ses poèmes (publiés dans quelques revues) reviennent les souvenirs fiévreux de sa vie d'enfance et de l'histoire passée de sa province (Ispahan).



jondagh <sup>1</sup>, septembre 1345 (fragment)

I

Nous nous assîmes et nous pleurâmes  
Sur le tombeau des fortins effondrés  
Mais les colombes de l'Enfer Glacé  
Nous enjoignirent de taire nos chants.  
O Toute la terre écroulée  
Que faire avec la voix d'une cité écroulée  
Les douves des temps passés  
N'aiment aucune nouveauté.

Une femme en voile de brume  
Là-bas s'éloigna  
Mais nul ne connaît sa route.  
Un homme, dans une auréole de propriétaire,  
Jaugea l'horizon du regard  
Mais son paysage n'était  
  qu'un fortin en ruines  
Dans l'aube où, sur les montagnes,  
Un oiseau commence à chanter,  
Un homme et une femme, en attendant,  
Achèvent le jour jusqu'au crépuscule.

II.

Laisse, on dit que nous sommes fous  
Mais le vent du matin ne se lèvera pas de la cité  
  écroulée.

---

1. Ancienne cité prestigieuse de la Perse. Aujourd'hui désertée et en ruines.

Un gamin sur son âne chante le refrain du  
couchant pour de lointains citoyens.  
Laisse, on dit que nous sommes fous  
Mais le refrain du gamin  
Nous confia une seule mission : attendre.

### III.

Il pleurait sur les tombes sans nom  
Ah les lignes de sa figure  
Dessinaient peu à peu la forme des tombeaux.  
Parmi les ouragans  
Il pensait seulement à un canal souterrain solitaire  
Dissimulé dans une mare lointaine.  
(...)  
O Voyageur sans monture  
Laisse jaillir de sa gorge en sang le cri  
De ce laboureur rompu.  
Celui-là qui sème la graine  
De résignation dans cette terre sableuse.  
Les vendredis, les samedis passent près de nous  
sans s'attarder  
Mais le laboureur solitaire ne pense à rien.

**nosrate rahmani**

C'est le plus valable représentant des « générations vaincues ». Il mène la vie errante des poètes de l'ancienne Perse. C'est dans son recueil « Rendez-vous dans la fange » que se révèle un lyrisme blessé et mordant.  
36 ans.

## **exil dans l'anneau de la chaîne (fragment)**

**Les maires ont revêtu le linceul officiel  
Leur offrande, c'est une serrure en or  
La peste de nos cadavres  
La peste des cadavres des pères et des fils  
Traversait les portes.  
Les maires ont déclaré :  
« Voyez la génération qui se forme pour demain »  
Les cadavres ont crié :  
« Mensonge ! Mensonge !  
C'est la mort qui se fait la main »**

**Les poissons n'ignorent pas  
Que la profondeur de tout bassin  
Est égale à la longueur  
De la patte du chat.**

**La terre est un cimetière  
Et le temps  
Vieux, idiot, sourd et aveugle**

**Derrière la barricade des dents  
Plus un mot, rien.  
Voici longtemps qu'une chaîne  
Dans chaque gorge a poussé ses maillons  
Et les langues dans les bouches  
Sont immobiles et moisies  
Si j'entrouvre les lèvres  
Le sang coule, et le poison.**

**O martyrs ! Qui donc se lèvera ?**

Un gamin sur son âne chante le refrain du  
couchant pour de lointains citoyens.  
Laisse, on dit que nous sommes fous  
Mais le refrain du gamin  
Nous confia une seule mission : attendre.

### III.

Il pleurait sur les tombes sans nom  
Ah les lignes de sa figure  
Dessinaient peu à peu la forme des tombeaux.  
Parmi les ouragans  
Il pensait seulement à un canal souterrain solitaire  
Dissimulé dans une mare lointaine.  
(...)  
O Voyageur sans monture  
Laisse jaillir de sa gorge en sang le cri  
De ce laboureur rompu.  
Celui-là qui sème la graine  
De résignation dans cette terre sableuse.  
Les vendredis, les samedis passent près de nous  
sans s'attarder  
Mais le laboureur solitaire ne pense à rien.

**nosrate rahmani**

C'est le plus valable représentant des « générations vaincues ». Il mène la vie errante des poètes de l'ancienne Perse. C'est dans son recueil « Rendez-vous dans la fange » que se révèle un lyrisme blessé et mordant.  
36 ans.

Vrai, est-ce calomnier si nous disons  
Que nous sommes les fils dorés de la captivité ?  
En voulant ignorer  
Que nous sommes les gardiens de notre petitesse ?

| yadollah royāi

Poète et critique, 35 ans, le meilleur représentant d'une tendance « formaliste » dans la jeune poésie iranienne. Deux livres de poèmes : « Les poèmes de la mer » et « Les poèmes nostalgiques ». Un choix de ses poèmes a été traduit et va être publié en France. Une écriture exigeante, dense, parfois stérilisée.

norouz 1955

Un cœur battait parmi nous  
Parmi nous un cœur était battu.  
Soudain on nous fit sortir de cette petite chambre  
familière.

Pour ne pas construire une rue de fuite  
Les murs de la prison marchaient en largeur.

Au-delà de la fenêtre  
A chaque toux du passant  
Un couteau tombait de l'étoile  
En deçà de la fenêtre

Une fois toutes les vingt-quatre heures  
Un fouet se levait du calendrier

Le cœur robuste de la pierre ne battait plus  
Et la feuille n'entendait battre son cœur  
Que dans la pluie.

Le calendrier, le fouet  
et les larges murs  
Nous ont accompagnés  
de cette petite chambre familière  
jusqu'à vingt-quatre toux  
jusqu'à vingt-quatre couteaux.

---

**Abonnez-vous !**

**(bulletin d'abonnement en fin de numéro)**

---

En 1903, la ville de Kichinev, en Moldavie, fut le théâtre d'un effroyable massacre. Son importante communauté juive y fut littéralement exterminée au cours d'un pogrome dont le souvenir sinistre s'est perpétué jusqu'à nos jours. Dans l'empire tzariste, le génocide se pratiquait par épisodes, au hasard des lieux, au gré des opportunités politiques, de l'intoxication psychologique et des provocations généralement organisées par la police elle-même. Le phénomène était cyclique et ravageur, nourri par l'éparpillement et la faiblesse des communautés juives désarmées face à ces soudaines agressions. Les juifs subissaient en silence le martyre. Depuis deux mille ans ils avaient pris l'habitude de survivre et de résister sous diverses formes, en particulier le silence ; d'opposer à l'injustice, comme un mur, le mythe religieux de la fatalité du sacrifice, de se refermer sur eux-mêmes à l'époque où ne s'étaient pas encore constituées des organisations d'auto-défense.

Vint alors un poète, un enfant de ce peuple. Il était né en 1873 à Radi, en Pologne, dans une famille très pauvre, et il avait connu toutes les misères et toutes les humiliations. Il vint jeter la pierre au malheur, briser le miroir déformant du silence, fustiger la résignation et les tabous mystiques, transformer le mépris en révolte, proclamer que la dignité n'était pas dans l'acquiescement au destin mais dans le refus, que la fidélité des juifs à leur propre histoire consistait aussi à se souvenir et à s'inspirer des Macchabées et de Bar-Kochba. Ce poète se nommait Chaïm Nachman Bialik. Il vivait en Russie, où, en 1895, il avait publié son premier récit *Aryé le parvenu*. Il avait vu les ruines du ghetto de Kichinev qui lui inspirèrent cet immense cri d'horreur et de colère

qu'est **Dans la ville du massacre**, un cri qui fait écho, a travers les siècles, aux invectives passionnées des prophètes Isaïe et Jérémie.

Un grand poète national juif s'affirmait ainsi, un poète qui fut éveilleur de conscience, rénovateur de la poésie hébraïque qu'il porta à un rare degré de perfection, maître d'une langue dans laquelle il écrivit la plus grande partie de son œuvre, tout en s'exprimant également en yiddish. Le génie de ce poète fut salué par Maxime Gorki en 1934 au premier congrès des Ecrivains soviétiques.

C'est en yiddish que fut écrite **Dans la ville du massacre** : cette langue populaire était déjà devenue langue littéraire d'une grande richesse d'expression, magnifiée notamment par Mendele Moïcher Sforim et Cholem Aleikhem. Elle allait prendre un puissant essor révolutionnaire en Union Soviétique avec les œuvres poétiques de Markish, Kulbak, Hofstein, Fefer, Kwitko, pour ne citer que les poètes les plus célèbres, tous victimes, en 1952, de la grande aberration stalinienne.

**Dans la ville du massacre**, dont c'est ici la première traduction intégrale en français, prend une résonance encore plus tragique à l'heure où dans ces pays mêmes, Pologne et Russie, où furent perpétrés contre les juifs les crimes les plus monstrueux, dans ces pays mêmes où le socialisme transformant la condition de tous les hommes semblait devoir abolir à tout jamais la honte du racisme, se font entendre ouvertement des voix prêchant de nouvelles discriminations au nom des principes qui les condamnent. Il me paraît nécessaire au moment où ces voix officielles (il en est d'autres moins avouées) parées du prestige du marxisme-léninisme, expriment avec des accents hypocrites et inquiétants, une politique qui a pour résultat patent l'exode des communistes juifs de Pologne, de ceux qui furent parmi les premiers combattants d'un idéal humaniste, que s'élève de nouveau pour nous la voix de Bialik qui fit honneur à son peuple en même temps qu'à la littérature universelle.



**dans la ville du massacre**

**chaïm nachman  
bialik**

**Dans le fer, dans l'acler, glacé, dur et muet  
Forge un cœur et qu'il soit le tien, homme, et viens !  
Viens dans la ville du massacre, il te faut voir  
Avec tes yeux, éprouver de tes propres mains  
Sur les grillages, les piquets, les portes et les murs,  
Sur les pavés des rues, sur la pierre et le bois,  
L'empreinte brune et desséchée du sang, de la cervelle,  
Empreinte de tes frères, de leurs têtes, de leurs  
gorges,**

**Il te faut t'égarer au milieu des décombres,  
Parmi les murs béants, leurs portes convulsées,  
Parmi les poêles défoncés, les moliés de chambres,  
Les pierres noires dénudées, les briques à demi  
brûlées**

**Où la hache, le feu, le fer, sauvagement  
Ont dansé hier en cadence à leurs noces de sang.  
Et rampe parmi les greniers, parmi les toitures  
crevées,  
Regarde bien, regarde à travers chaque brèche  
d'ombre**

**Car ce sont là des plaies vives, ouvertes, sombres  
Et qui n'attendent plus du monde guérison.**

**Tu iras par les rues qu'envahissent les plumes,  
Tu te baigneras dans un fleuve, un fleuve blanc  
Qui de l'homme est issu, de sa sueur sanglante.  
Tu foules des monceaux de biens éparpillés  
Et ce sont là des vies entières, des vies entières**

Fracassées à jamais, comme des crânes.  
Tu vas, tu cours et tu te perds en ce chaos,  
Argent, cuivre, fourrure, lambeaux de livres, soie et  
Arrachés, déchirés, en miettes, satin  
Et plétinés les sabbats, les dots, les fêtes,  
Les thalès, les bribes de Torah, les prières, les parchemins,  
Les Saints rouleaux, guirlandes claires de ton âme,  
Vois, vois, ils s'enroulent d'eux-mêmes autour de tes jambes

Et ils baisent tes pas sortis de l'ordure,  
Et ils essulent la poussière de tes souliers.  
Tu cours ? Tu fuis vers l'air et la lumière ?  
Tu peux fuir, tu peux fuir, le ciel se rit de toi  
Et les dards du soleil te crèveront les yeux,  
Les acacias fraîchement parés de verdure  
Par la senteur des floraisons et du sang t'envenimeront  
Et feront pleuvoir sur ton front des plumes et des fleurs,  
Dans la rue des débris de verre en milliers de miroitements

Devant toi danseront leur horrible merveille,  
Car de ses douces mains Dieu te fit ce double présent :  
Un massacre avec un printemps.  
Le jardin fleurissait et brillait le soleil  
Le boucher était au carnage,  
Le coutelas luisait, de chaque plate  
De l'or et du sang ruisselaient...  
Tu fuis ? Tu veux te cacher dans une maison — c'est en vain,

Tiens voici un tas d'immondices :  
Ici on égorgea ensemble un juif et son chien  
Un porc les a traînés aujourd'hui jusqu'ici  
En grognant et fouillant dans leur sang confondu.  
Silence ! il tombera demain une pluie fraîche

Qui lavera le sang du caniveau, afin qu'au ciel  
Ne monte pas, né de la fange, un cri d'horreur, et  
peut-être  
Que cette voix déjà s'engloutit dans l'abîme  
Mordant là-bas près d'un enclos les épines  
tranchantes,  
Et demain le soleil comme aujourd'hui et comme  
hier  
S'élèvera tout aussi lumineux  
De l'Ouest, même pas amoindri, même pas réduit  
d'un cheveu,  
Calme et silence comme si de rien n'était...

Sauvage et fou tu te glisses dans un grenier  
Et tu restes figé tout seul dans les ténèbres,  
Sens-tu qu'autour de toi la peur mortelle flotte encore,  
Un battement d'ailes noires et froides ?  
Et le gel prend à la racine des cheveux ;  
Ici et là dans chaque trou obscur  
Vois tous ces yeux muets qui s'ouvrent :  
Ce sont les âmes des victimes qui regardent,  
Âmes errantes, exilées,  
Qui dans une encoignure, ici, toutes ensemble  
Se sont blotties épouvantées et qui se taisent.  
Ici les débusqua le tranchant de la hache  
Et vint ici, pour les contempler un instant,  
Et pour sceller une dernière fois sous leurs  
paupières  
Le reflet de leur propre fin,  
Toute la peur de leur vie misérable ;  
Et les voici tremblantes, colombes vouées à  
l'hécatombe,  
Pelotonnées l'une sur l'autre sous le toit,  
Qui te regardent longuement avec leurs yeux muets  
Qui n'exigent de toi et sans voix ne requièrent,

Proférant silencieusement l'ancienne question  
 Qui n'a jamais encore atteint le ciel  
 Et jamais jusqu'au ciel ne pourra parvenir,  
 Que « Pourquoi » encore « Pourquoi ? »...

Et tu dresses la tête — Il n'y a pas de ciel,  
 Un toit, un toit muet avec des lattes noires,  
 Une araignée y pend — va, demande à l'insecte brun,  
 Il a tout vu, il fut témoin,  
 Témoin vivant dans ce grenier,  
 Alors laisse-le te conter toutes les histoires,  
 Celle du ventre ouvert que l'on bourra de plumes,  
 Des narines percées de clous et des crânes sous le  
marteau,  
 Des têtes après la tuerie pendues comme celles des  
 Au bord de la fenêtre du grenier, oies  
 D'un enfant endormi aux côtés de sa mère  
 La bouche ouverte sur un sein mort et sectionné,  
 Celle d'un autre enfant, écartelé vivant  
 En même temps que son ultime cri,  
 Une moitié de MA...Maman demeure inachevé,  
 Et tant et tant d'histoires terrifiantes,  
 Qui te forent la tête et vrillent ton esprit  
 Et qui tuent à jamais ton âme.  
 Et tu étouffes dans ta gorge un hurlement,  
 Et tu bondis, et tu cours dans la rue  
 Et le monde est pour toi encore comme hier  
 Et sans vergogne le soleil comme toujours  
 Verse sur chaque seuil, à chaque porte, sa lumière,  
 Jette ses perles aux pourceaux...

Ah, va plus loin, fuis la lumière, cache-toi,  
 Enfouis-toi dans la terre et les caves obscures

Et gave-toi, là-bas, de ton cœur de métal.  
Le vols-tu ? C'est ici que des hommes vils, étrangers  
à ton peuple,  
De ton peuple ont déshonoré les filles pures.  
Dix pour une, dix pour une, la mère  
Sous les yeux de la fille, et la fille  
Sous les yeux de la mère, avant le massacre,  
Pendant le massacre et après. Alors prends,  
Fils d'Adam, prends et palpe avec tes mains les  
taches

De sang et d'autre chose sur les draps  
Où l'homme-porc, l'homme barbare s'est vautré  
Avec sa hache ruisselante de sang chaud...  
Et vols, fils d'Adam, vols dans ce coin-là,  
Là-bas sous ce tonneau, derrière cette caisse,  
Allongés, retenant leur souffle, s'abritèrent  
Frères et fiancés, les maris les fils et les pères,  
Et de leur trou ils regardèrent palpter,  
S'étrangler dans leur sang, dans leur nausée,  
Les saintes, les angéliques, les pleuses chairs  
Sous l'étreinte des mains profanes et du fer,  
Et ils virent cela, couchés sous terre, et ils se turent,  
Et leurs yeux n'ont pas éclaté  
Et leur tête n'est pas tombée, perdant raison,  
Et peut-être chacun d'entre eux, séparément,  
A-t-il pour soi dit à voix basse entre ses lèvres :  
« Mon Dieu fais un miracle, aveugle-les, Seigneur,  
qu'elles ne volent point leur bourreau » Mais à peine  
L'une d'elles pourtant revint-elle à la vie,  
Tirée de la fange et du sang par une misérable vie,  
Pour son honneur sali, pour soi, pour Dieu, pour les  
deux mondes,  
Lui, l'homme, alors, il a rampé hors de son trou  
Pour rendre grâce au Seigneur dans son Temple  
Et demander à son rabbin pleusement  
S'il peut encore vivre auprès de son épouse...

Homme, rampe dehors, viens plus loin, je te montrerai  
 Des refuges — des porcheries.  
 Vois de tes propres yeux toutes les immondices  
 Où tes frères, les héritiers des Macchabées,  
 Petits-neveux des éternels martyrs  
 Se sont dans chaque trou, et par dizaines,  
 Au moment du massacre entassés et cachés,  
 Voilà comment ils firent honneur à mon nom...  
 Fuyant comme des rats, se terrant comme des  
punaises,  
 Crevant comme des chiens... Un fils, le lendemain  
 A pu sortir de sa maison, découvrir dans l'ordure  
 Les restes de son père... Alors, homme, pourquoi  
pleurer  
 Pourquoi veller avec tes mains ta face ?  
 Grince plus fort des dents et crève de douleur.

Va maintenant, descends dans la vallée où fleurit un  
verger,  
 Il est une grange là-bas, une grange de mort  
 Où se sont endormis sur leurs profs  
 Ivres-morts de sang des vampires.  
 Vois dans la grange, éparpillées, des roues  
 Brisées, maculées de sang et de moelle,  
 Avec leurs essieux arrachés et tendus  
 Comme des dolgts meurtriers vers une gorge.  
 Attends le soir quand flambant et sanglant  
 S'éteindra le soleil à l'Est,  
 Alors, silencieux, glisse-toi dans la grange,  
 Et là perds-toi dans un gouffre de peur.  
 La peur, la peur ! elle flotte dans l'air,  
 Se tapit sur les murs, comprime le silence.  
 Silence ! tends l'oreille, une roue se met à bouger  
 Et sous elle on entend des membres palpiter,  
 S'agiter dans leur propre sang, leur agonie,

Plainte étouffée, un raclement de gorge  
Qui ne fut point tranchée, un ultime soupir,  
Un appel étranglé, un grincement de dents ;  
La gorge quelque part se traîne sous la roue,  
Elle s'accroche aux arêtes de bois,  
Se faufile à travers les trous et les fissures  
Et demeure figée, suspendue en l'air,  
Dais de ténèbres surplombant ta pauvre tête,  
Sourde peine, sourde peine, une douleur, une grande  
douleur,

Muettes souffrances qui tremblent... Ah, silence,  
Il y a encore quelqu'un avec toi, qui s'égaré  
Avec des yeux fermés dans l'ombre  
Plus dense des tréfonds d'une terrible solitude.  
Il tend devant lui deux mains maigres, vers le noir  
D'un néant noué d'angoisses muettes,  
Il palpe la ténèbre avec ses doigts aveugles  
Sans chercher nulle échappatoire à son malheur.  
C'est lui, c'est lui l'esprit de l'immense douleur  
Ici qui s'enferma lui-même en sa prison  
Et sans pitié se condamna lui-même  
A souffrir en silence et pour l'éternité ;  
Et quelque part autour de vous dans cette grange  
Flotte sans répit l'éternel errant  
Qui ne trouve pour soi pas même une encoignure,  
Las, mortellement las, le sombre et saint esprit  
Qui veut mais ne peut point pleurer,  
Au moins crier — mais il se tait,  
Silencieusement il s'étouffe en ses larmes  
Sur les martyrs étend ses ailes,  
Laisse tomber sa tête et s'évapore,  
Pleurant en lui-même pleurant sans langage et sans  
voix.

.....  
Silence ! va doucement, verrouille la porte  
Et les yeux dans les yeux ici reste avec moi,

Laisse ton âme s'imprégner à tout jamais  
De leurs douleurs qui brûlent en silence,  
Et lorsque en toi tout sera mort, tout sera tu,  
Prends, touche-les, elles vont revivre et parler.  
Alors va-t'en, transporte-les dans tes entrailles  
A tous les points de l'Univers  
Et cherche, mais surtout sans leur trouver un nom.

Sors de la ville maintenant quand nul ne te regarde,  
Cherche en silence le chemin du cimetière,  
Installe-toi devant les tombes fraîches des victimes,  
Reste debout, contemple, et baises les paupières  
Deviens de pierre.

Que ton cœur sombre et s'évanouisse toute larme,  
Mais ton œil reste sec comme une pierre du désert,  
Et tu voudras crier, griffer les tombes  
Et beugler comme un bœuf que l'on attache à

l'abattoir,  
Pourtant tu demeures muet comme les dalles  
funéraires.

Va, regarde-les bien, ce sont là des victimes  
Qui gisent en ce lieu tels des veaux égorgés,  
Pour elles tu n'as pas un pleur, comme moi, nulle  
offrande.

Ossements morts, ici je suis venu  
Pour demander expiation, pardonnez-moi,  
Pardonnez à votre Dieu O vous éternels offensés,  
Pour votre vie amère et sombre, pardonnez  
Pour votre mort dix fois amère.

Quand vous viendrez demain devant mes portes  
Frappant et suppliant que l'on vous fasse aumône,  
J'ouvrirai, je dirai « venez, voyez, je n'ai plus rien



La pitié de Dieu soit sur vous, mais je n'ai rien ;  
Riche, j'ai tout perdu, me suis appauvri comme  
vous »

O douleur et déchirement, douleur dans tous les  
mondes,

Qu'on laisse tous les cieux gronder de pitié,  
Ah tant et tant de victimes en vain,  
En vain de telles vies, en vain de telles morts,  
Et sans savoir de quoi, pour quoi, pour qui.  
Ensevelle dans les nuages votre tête devient  
éternelle,

Tous mes nimbés sacrés pleurent secrètement de  
honte.

Nuit après nuit je descendrai du ciel  
Et je me pleurerai sur votre tombe.  
Grande est la honte et grande la douleur,  
Mais dis-moi, fils d'Adam, laquelle est la plus grande ?  
Mais non, tais-toi plutôt, sois un témoin muet,  
Toi qui m'as trouvé dans le dénuement  
Toi qui a vu ma solitude et ma détresse  
Et sur le chemin du retour, emporte, fils d'Adam,  
Une part de ma peine, un peu de ma souffrance tue,  
Et mêle-les au noir venin de la colère, et verse-les  
Dans les entrailles des fantômes survivants.

Tu voudrais revenir, tu contemples les herbes  
Et ces prémices du printemps si jeune et frais.  
Emplis ton cœur et rend plus grands tes yeux  
D'un lancinant regret pour une vie lointaine et neuve  
Cette herbe est funéraire, elle a l'odeur de la mort,  
fils d'Adam,

En arrache une poignée et jette-la derrière toi,  
Et dis en même temps, paupières closes,  
« Mon peuple est de l'herbe arrachée, et se peut-il  
que ce qui fut arraché vive encore ? »

**Et ne regarde plus, enfuis-toi loin d'ici.**  
**Fuis vers les survivants, c'est aujourd'hui le Jeûne,**  
**Surprends-les dans leur temple et perds-toi avec eux**  
**Dans l'océan-brasier des larmes ;**  
**Tu entends les lamentations, plainte sauvage,**  
**Par les bouches ouvertes et par les dents serrées**  
**Se déchirer en mille éclats de chair vivante,**  
**Se mêler et se fondre ensemble**  
**En unique clameur de détresse et d'effroi**  
**Qui dans l'air se convulse ainsi qu'un homme pris de**  
**fièvre,**  
**Sur les têtes dressées vers les voûtes moltes,**  
**Sur les visages tenaillés par la douleur,**  
**L'épouvante et le gel s'emparent de ta chair,**  
**Ainsi se lamente un peuple en perdition**  
**Dont l'âme est devenue fumée et cendre, un grand**  
**désert**  
**Où ne pousse plus un brin d'herbe, où ne vit pas même**  
**une graine,**  
**Tu les entends Mea culpa se frapper la poitrine,**  
**Ils me supplient de leur pardonner leurs péchés,**  
**Mais comment peut pécher une ombre sur le mur**  
**Un crâne fracassé, une vermine morte ?**  
**Pourquoi prient-ils, pourquoi leurs mains se tendent-**  
**elles ?**  
**Où est le poing ? Où est le grand tonnerre**  
**Pour toutes les générations demandant compte**  
**Et accusant le monde et déchirant les cieux**  
**Pour jeter bas mon trône glorieux ?**

**Ecoute, fils d'Adam, ce que le chantre crie devant**  
**l'autel**  
**« Seigneur, agis pour ceux qui furent massacrés**  
**Pour les petits enfants, agis, et pour les sages »**  
**La foule à pleine voix multipliera le cri**



**Comme des chiens battus ou des serfs vers le maître,  
Un sou pour une plaie, un sou pour une plaie,  
Un sou pour une fille violentée,  
Un sou pour la mort d'un vieux père,  
Pour le martyr, un sou, d'un jeune homme à marier...  
Au cimetière ! avec les traîneurs de besaces,  
Allez là-bas déterrer les os blancs  
De vos martyrs dans leurs tombes fraîches,  
Bourrez vos sacs, à chacun son fardeau  
Et parcourez le monde, allez et traînez-vous  
De ville en ville où se tient quelque foire,  
Partout sous les hautes fenêtres étrangères  
Chantez à voix enrouée O chantres quémandeurs  
Demandez l'aumône et marchandez et manœuvrez  
Comme jusqu'à présent avec votre chair et vos os.**

**Il suffit maintenant. Enfuis-tol, homme, enfuis-tol pour  
tousjours**

**Cours au fond du désert et deviens fou,  
Mets en pièces ton âme,  
Jette dehors ton cœur pour les chacals,  
Laisse ta larme tomber sur les pierres ardentes  
Et que ton cri soit englouti par l'ouragan.**

**Traduit par Charles Dobzynski.**

**vier sehr verschiedene versuche,  
mit den alten genossen  
neu zu reden**

**wolf biermann**

**Gewidmet den Kommunisten  
Lou und Ernst Fischer  
In Bewunderung**

## **ERSTER VERSUCH**

*Ihr alten Genossen, geschmückt mit den blutigen  
Narben  
Des herrlichen Sklaven Spartakus, geblindet auch  
Mit jener trotzigem Weitsicht geblindeter Bauern  
Verblüht sodann in den Fabriken der Armut  
Zerfetzt vor Madrid, als Moorsoldaten gefallen  
Und bleichgeglüht in den Ofen von Auschwitz  
Überrollt von dem eigenen Karrn des  
Parteiapparats  
Gerädert seid Ihr und dreifach gebrochen,  
geschleift  
Vom rasenden Karrn des härtigen Kutschers Stalin  
Genossen, ein offenes Wort. Wir melden uns an*

*Was ?  
Keine Zeit ?  
Staatsempfang ?  
Wartet der Wagen unten ?  
Wir warten auch*

## **ZWEITER VERSUCH**

*Wie wir auch immer Euch entgegentraten  
In Erfurcht, Furcht und Haß sodann*

quatre très différentes tentatives  
de converser d'une manière nouvelle  
avec les vieux camarades

wolf biermann

Aux communistes  
Lou et Ernst Fischer  
en témoignage d'admiration

## PREMIERE TENTATIVE

Vous, les vieux camarades, décorés des sanglantes  
cicatrices  
Du merveilleux esclave Spartacus, aveuglés aussi  
Par cette orgueilleuse perspective des paysans  
aveuglés,  
Flétris dans les usines de la misère,  
Broyés devant Madrid, victimes des marais,  
Chauffés à blanc dans les fours d'Auschwitz,  
Renversés par la charrette folle du cocher barbu  
Staline  
Camarades, un mot franc. Nous demandons la  
parole

Quoi ?  
Pas le temps ?  
Réception officielle ?  
La voiture attend ?  
Nous aussi nous attendons

## DEUXIEME TENTATIVE

Parce que toujours nous nous opposons à vous  
Avec respect, peur et haine aussi

*Ihr schiebt uns ab wie Kinder oder Feinde !  
Wärn wir nur Neger, Blumenzüchter, Christen  
Devisenbringer, Spezialisten, Sportler  
Ihr hättet uns schon längst in Euer Herz*

*geschlossen*

*Mit blindem Haß, mit Foltern, Scheiterhaufen  
Hat auch die Kirche nur die Ketzer totgehetzt.  
Ihr Greise ! Junge, alte ! Ihr unerbittlich harten !  
Genossen, kennt Ihr uns denn noch ?*

*Was ?*

*Keine Zeit ?*

*Staatsempfang ?*

*Wartet der Wagen unten ?*

*Wir warten auch*

### **DRITTER VERSUCH**

*Ach, Genossen, Freunde, würdig unsrer  
Unbegrenzten Achtung, alt an Jahren zwar  
Doch frisch im Herzen. Immer glüht Ihr noch  
In schöner Leidenschaft für unsre Sache  
Altersstarrheit, greise Eitelkeiten  
Sind so fremd Euch wie wir selbst Euch nah  
Ihr, die mühsam in den ersten Jahren  
Hitlers Höllen kaum entronnen  
Ohne Zeit für Bildung, Liebe und Genuss  
Brot uns gabt und Bücher — hört uns an !*

Vous nous écartez comme des enfants ou comme  
des ennemis !  
Si nous étions seulement des nègres, des  
horticulteurs, des chrétiens,  
Des porteurs de devises, des spécialistes, des  
sportifs,  
Vous nous auriez depuis longtemps enfermés dans  
votre cœur,  
L'église aussi ne frappa à mort que les hérétiques  
De sa haine aveugle, de ses tortures, de ses bûchers.  
Vous, les grisonnants ! Jeunes, vieux ! Vous, les  
durs inexorables !  
Camarades, nous connaissez-vous encore ?

Quoi ?  
Pas le temps ?  
Réception officielle ?  
La voiture attend ?  
Nous aussi nous attendons

### TROISIEME TENTATIVE

Ah, camarades amis, vieux par l'âge  
Mais jeunes par l'esprit, vous méritez  
Notre respect sans limite. Toujours vous brûlez  
D'une passion plus belle pour notre cause  
La sénilité, la grise frivolité  
Sont si loin de vous que nous sommes tout proches  
Vous, qui lors des dures premières années  
A peine échappés de l'enfer hitlérien  
Sans prendre le temps de vous cultiver, d'aimer,  
de profiter  
Nous avez donné le pain et les livres —  
écoutez-nous !



*Was ?  
Keine Zeit ?  
Wartet der Wagen unten ?  
Jetzt wartet Ihr mal :*

## VIERTENS

*Ihr impotenten ausgelaufenen Fässer !  
Noch immer wollt Ihr geil vor Machtbegier  
Das Volk begatten mit dem Gummiknüppel ?  
Denkmale seid Ihr einstmals großer Tage  
Verzerrt zu Stein, gefährlich wandelnde Statuen  
Schwankt Ihr durch unsre Städte, umgeben von  
Feurigen Schönrednern, Spitzeln, Blechmusik  
Syphilitische Jungfrau schwenken  
Weihrauchfässer  
Starr jubelt das Volk im Spalier. — Spott  
Und furchtbar seid Ihr uns geworden*

*Was ?  
Wir sind verhaftet ?  
Wartet der Wagen unten ?  
Ja ja  
Jetzt ist Zeit für uns, lange Zeit  
Worauf warten wir denn noch !*

Jan. 65

---

Ce poème du jeune poète est-allemand Wolf Biermann (voir notre recueil « Dix-sept poètes de la R. D. A. », P.J. Oswald, éditeur) n'a jamais été publié dans sa langue originale. On peut en discuter la qualité, on peut même se demander s'il s'agit là d'un poème, on peut

Quoi ?  
Pas le temps ?  
La voiture attend ?  
Attendez encore un peu :

## QUATRIEMEMENT

Vous, espèces de dégonflés impotents !  
Rendus dingues par le goût du pouvoir,  
Voudrez-vous toujours marier le peuple avec  
la matraque ?  
Monuments de ce qui furent de grands jours,  
Grimaçants dans la pierre, dangereuses statues  
errantes,  
Vous chancelez dans nos villes, entourés  
De bonimenteurs ardents, indicateurs et fanfares,  
Vierges syphilitiques balançant l'encensoir  
Au garde-à-vous le peuple exulte. — Le ridicule  
Et le danger, voici ce que vous êtes devenus pour  
nous

Quoi ?  
Nous sommes en état d'arrestation ?  
La voiture attend ?  
Oui oui  
Notre tour est venu,  
Qu'est-ce que nous attendons encore ?

Traduction d'Henri Deluy.

---

au surplus lui opposer d'autres raisons basées sur un sens plus précis de la pratique et des nécessités du combat, on ne peut en nier la valeur de document et qui prend aujourd'hui les contours de la tragédie.

H. D.

colin-maillard

Ils jouèrent. S'il ne parvenait pas à l'étreindre, à la retenir, il allait en voir, en faire des choses. Il fut vaincu dans le combat.

Elle devint soudain méchante. Ses lèvres se serrèrent.

— Tu vas mettre ma petite veste. Oui, oui, la belle, la  
toute trouée.

Elle la lui enfilait, et fit d'un coup tomber ses pantalons.  
Pieds nus à présent !

Il faisait tout ce qu'elle voulait, hébété, heureux. Elle appela d'autres hommes. Il obéit à ces hommes parce que c'était ses ordres à elle, et que tout, tout se passait sous ses yeux.

Elle s'était assise entre-temps sur la table, les mains entre les jambes, et jouant, riieuse, à pencher son corps tantôt à droite, tantôt à gauche.

Un homme la fit pencher à droite. Elle tomba presque. Et en lui, la jalousie se levait. De quel droit cet homme... ? Mais de quel droit lui-même, tout... ?

---

1. Extrait de « Ils », à paraître aux Editions Gallimard.

## en famille

Et de quel droit même cette plage immense où ils erraient, leurs maigres vêtements sous le bras ?

Des charrettes passaient, chargées de bois ; elles les éclaboussaient au passage.

— Tu as de la boue plein la gueule, dit-elle, et elle le frappa. C'était lui le porte-manteau. Il vacilla sous le coup, tomba, puis se baissa et ramassa les vêtements. Une fillette s'approchait, Henrike, les lèvres sèches, les pieds bleuis par le froid.

— Si on s'habillait ?

Enlisés dans la vase, ils essayèrent, firent ce qu'ils purent. La boue se plaquait sur eux, contre eux.

— Si elle pouvait me couvrir tout entier, dit-il.

— Elle peut, répondit-elle.

Elle le renversa de nouveau, devant la fillette. Leur enfant ?

Elle avait hésité un instant, puis, d'un geste, l'avait poussé comme un objet. L'envie lui était venue, trop grande, trop forte, de ce geste.

Il eut un pauvre cri.

— Papa, tu t'es fait mal ?

Elle les laissa, le père et l'enfant, et s'éloigna.

Des navires semblaient passer à quelques mètres. Les images n'étaient plus renvoyées comme d'habitude. Dans le ciel, des nuages se poursuivaient. Été malade.

Il prit la fillette sur ses épaules ; ses maigres jambes tombaient sur son chandail mouillé, souillé.

## la noyée

C'était elle qu'il avait sortie de l'eau, s'y jetant pour la sauver et qui, à présent, lentement, respirait. Grâce à lui ? Il avait honte. Elle respirait à peine, et lui, il n'avait qu'un désir, lever plus encore la robe inondée, baiser ses jambes, ses jambes longues à la peau rousse, inertes.

Elle ne savait plus où elle était, ce qu'elle faisait là. Et lui non plus ne savait pas où il était. Ce n'est pas vrai, il savait qu'il était auprès de la jeune noyée encore en vie. Il ne savait plus si c'était grâce à lui. Il savait seulement qu'un corps était là, à ses côtés, désirable.

La mort. Cette mort combattue dont il ne voulait pas pour elle, il la voulait pour lui, ou plutôt il ne voulait plus rien. Il ne savait plus rien.

Des filles cherchaient des coquillages sur les rochers, relevant leur jupe.

Elles se servaient de petits couteaux qui brillaient un peu dans le demi-jour.

Il ne les vit même pas, ces filles, il ne voyait qu'elle, étendue à ses côtés. Il embrassa ses pieds, ils étaient froids, si froids qu'il eut peur.

Les exercices de réanimation, bien sûr, ce sont des choses qui existent. Mais était-il capable de les lui faire exécuter, ces exercices ? Il voulut appeler à l'aide, aucun bruit ne sortit de sa bouche. Muet, à présent ! Et elle toujours à ses côtés, incompréhensible.

Ces chercheuses de moules, de crabes, ne pouvaient-elles pas venir ? Il fit encore un effort, cria de nouveau, elles étaient déjà parties.

Il s'étendit alors de tout son long, et posa sur ses yeux les pieds de l'inconnue. Comme cela il ne verrait plus rien, ne saurait plus rien.

Puis dans le ciel un avion passa, portant une grande bande rectangulaire, réclame pour une marque d'apéritif, semblait-il.

Ce qu'il aurait volontiers bu de l'alcool. Ce n'était même pas vrai. Il aurait fallu pour cela rouvrir les yeux, et il voulait les refermer, qu'elle les maintienne fermés.

## **sommeil**

Elles l'aimaient, et comme elles l'almaient, elles almaient lui faire mal.

Elles lui en firent, elles tordirent ses poignets, ses chevilles. Il essaya de se défendre, puis laissa faire.

Il dormait à présent sur la plage, nu, tremblant, délaissé.

Elles vinrent vers lui, toutes, les unes derrière les autres. Elles auraient aimé le réveiller, mais n'osaient pas. Elles marchaient sur la pointe des pieds. Dans le sable !

L'air était pur. De légers bruits parvenaient de très loin.

Elles n'osaient décidément pas le réveiller, elles, les fautives.

Il dormait toujours, les bras levés, et les pieds nus serrés l'un à l'autre, très fort. Comme s'ils avaient eu très peur, eux aussi.

Une des filles se pencha, le regarda. Ses yeux restaient fermés.

Toutes s'en allèrent.

## **luna-park**

Il la heurta de cette espèce d'auto-tamponneuse où il s'était jeté.

Il la poursuivit, entrant dans sa misérable auto à elle aussi souvent, aussi violemment qu'il le pouvait.

Elle se mit à rire aux éclats, mettant la main devant la bouche pour qu'on ne vît pas à quel point elle riait.

Ce qu'il pouvait y avoir de monde dans ce Luna-Park !  
Quand il descendit, elle s'approcha de lui et lui dit :

— Combien tu me donnes ?

Ils convinrent d'un prix. Elle avait dégotté un endroit  
pour faire l'amour.

— L'hôtelière est une copine à moi, elle a l'habitude.  
Seulement, bien entendu, elle montera avec nous. Et tu  
t'acharneras sur elle autant que sur moi.

Elle répéta cette dernière phrase.

Ils virent l'hôtelière. Elle lui plut. Elle portait en plein  
été des bas, et sa jeunesse le surprit, et aussi le fait  
qu'elle portait des bas en plein été. Pas de chaussures,  
mais des bas, des bas beiges, quelconques.

— Vous me les enlèverez, dit-elle, mais bien soigneuse-  
ment. Je n'aime pas voir mes petites affaires fripées.

Il promit de prendre bien soin de ses bas.

— Ne l'écoute pas. Il te lèchera les pieds et te les  
mordra alors que tu les auras encore sur toi.

Celle-ci aussi parlait de bas.

— Tiens, je ne l'avalais pas remarqué.

La seconde ne dit rien, mit sa langue dans la bouche  
d'un homme venu là.

— Comment ? Exprès ? Par hasard ?

Il n'en sut jamais rien.

Ils montèrent. La chambre était bizarre de forme, et sale.  
Un robinet coulait sans arrêt. Il voulut le fermer, n'y  
parvint pas.

Les deux femmes rirent.

— Quel pauvre poignet, mon ami !

Elles y arrivèrent, elles.

Puis elles le regardèrent, et il eut peur, de cette peur folle  
qui vous prend, et contre laquelle on ne peut rien.

Il s'aperçut que sa poitrine lui faisait très mal. Elles  
avaient dû l'attaquer, cette malheureuse, le dévêtir sans  
qu'il s'en aperçût.

Il voulut parler, leur poser des questions. Mais elles  
avaient disparu, toutes les deux.

## trapèze

Le cirque, et lui assis aux toutes premières rangées. Des  
animaux savants, leurs pattes hissées sur des tabourets,  
obéissant à leur maître vêtu de blanc, ridicules, ouvraient  
la première partie.

Il s'en souvenait à peine. Mais le dernier numéro de cette  
même partie (c'est presque toujours le dernier numéro  
de la première partie le plus beau du spectacle, et le  
plus fatal), de celui-ci, il se souviendrait toujours. De  
tout jeunes gens, un garçon, une fille, étaient juchés sur  
un trapèze. Le trapèze montait très haut, les yeux se  
levaient, et puis tout-à-coup, il lui sembla qu'elle avait  
très peur que son poignet faiblisse, lâche, et que lui,  
de son côté, tremblait. A la sortie, il osa parler à la  
fille, elle ne répondit pas.

La rue.

Il marchait seul, lentement, comme un homme qui ne  
sait que faire, où aller. La fille de tout-à-l'heure, la  
trapéziste, passa. Sans son partenaire. Il lui prit la main.

— J'ai eu si peur, là-bas.

— Je sais. Et lui, où est-il ?

— A l'enterrement de son frère aîné, un garçon que



J'aimais plus que je ne l'aime lui, et cela parce qu'un jour, il m'avait fait mal. Tenez. Là.

Elle lui montra le poignet pour qui il avait eu si peur.

— Vous aimez qu'on vous fasse mal ?

Elle rit. Il lui fit mal à ce même poignet, justement :  
le poignet gauche.

Un homme vint vers eux.

— Que lui voulez-vous ?

— Je veux que vous vous en alliez, vous entendez, dit-elle, la bouche sèche, les yeux durs. L'homme s'en alla.

Ils se retrouvèrent dans une gare. Elle semblait devoir partir.

Elle était avec un autre à présent.

C'est à peine si elle lui dit bonjour. L'homme portait une valise.

Il les suivit. Ils ne prirent pas le train. Ils attendaient sur le quai le jeune trapéziste qui lui, partait.

Ses mains n'arrivaient pas à tenir le verre qu'il avait commandé.

## la quête

Il tenait mal debout, n'était qu'une pauvre chose  
chancelante.

— Tu ne l'auras pas aujourd'hui, tu entends, recule.

De ses mains, de ses genoux, elle le repoussait. Il sortait à peine d'une maladie assez grave, il tomba.

Quand il voulut se relever, la chambre était déserte.

Aucun objet n'avait plus de contour précis, il prit peur.

Et il ne pouvait pas en sortir, de cette chambre ! Lui, si faible, trouver le chemin ?

Il découvrit que l'escalier était bien plus loin qu'il ne le supposait.

Il marcha longtemps. Des enfants malades étaient couchés par terre dans le couloir. On avait jeté sur eux des couvertures à la hâte.

Au coin d'une rue, une fille l'accrocha, décoiffée, une plaque rouge sur les lèvres.

— Non, pas aujourd'hui.

C'était l'autre qu'il voulait. L'atteindre !

Il marcha au hasard toute une journée, et toute la nuit qui suivit. Les maisons se faisaient rares, toutes étaient basses.

Il l'aperçut à la fenêtre d'un taudis, enlacée à un homme petit, brun de peau.

Il monta, frappa. Personne ne répondait. Il se coucha devant la porte.

Quinze heures passèrent. Elle sortit, le heurtant de ses talons. Mais elle le reconnut. Oul, le reconnut.

— Entre.

— Je ne peux pas.

Elle l'aida à entrer, il y parvint.

— On va te donner à boire et à manger tout-à-l'heure, mais d'abord, reste immobile, comme cela, que je te voie bien, que je te voie, me voyant. Dis, tu as marché tout ce temps pour me retrouver ?

Ses pieds saignaient. Elle les entoura de papier journal.

## traversée

Comme ils n'avaient pas d'argent, ils voyageaient sur le pont. Mais il faisait si froid et la mer était si forte qu'on ne pouvait dormir dehors. Des trombes d'eau vous renversaient, vous poussaient comme des objets.

Ils dormirent au réfectoire. Il jeta sur eux une vieille et sale couverture qu'il avait achetée dans le quartier juif de New-York, il y avait quatre ans déjà de cela.

La couverture bougeait. Il cherchait à embrasser son sexe.

— Tu le cherches ? Il est là.

Elle rit.

— Tu peux y aller, personne ne nous regarde.

Il aurait aimé plutôt qu'on les regardât, mais, en effet,

personne ne s'occupait d'eux. Une odeur fade empêchait de respirer. Deux femmes couchées se plaignaient, s'agitaient, criaient.

Ils descendirent précautionneusement.

Une fille était étendue devant une porte, les genoux nus : elle portait une jupe à carreaux, mais entièrement soulevée. Ses cuisses étaient couvertes de bleus.

Elle, tremblante, lui dit :

— Si je pouvais avoir des bleus comme cette fille.

Ses yeux brillaient. En un instant, il comprit que ce qu'il désirait, elle le désirait elle aussi.

La fille à la jupe quadrillée s'était maintenant relevée et se penchait sur le bastingage.

Des mouettes traversaient le ciel uniforme, traçant des lignes.

L'autre rive, grise, toute plate, peu à peu grandissait.

## edinburgh

Il ne savait plus où il logeait, elle le ramenait chez lui, ivre, fou.

La pluie ne cessait pas. Des flots de boue jaune se jetaient à l'avant. Et lui, pendant ce temps, essayait d'atteindre de sa bouche ses genoux.

Conduire par un temps pareil et avec un pauvre malade à ses côtés !

Si courageuse qu'elle fût, elle eut peur quelquefois.

Les gens qui l'hébergeaient au cours de ce congrès étaient très braves.

Elle le leur confiait, rassurée.

Elle avait sa vie à elle, aussi. Si cette pluie seulement pouvait finir.

On le coucha, il s'endormit. Dans la nuit, il réveilla toute

la maison, appelant à l'aide. Son visage, ses lèvres minces, fermées, Inaccessibles !

Si seulement il avait pu se soulever encore, et coller ses lèvres contre les siennes. Comme cela, il n'aurait pas crié, peut-être.

La piscine couverte qu'on chauffait à peine. Elle passa. Il se jeta par terre pour l'empêcher de passer, pour qu'elle l'enjambât si, déjà, elle passait. Mais elle l'enjamba, tranquille.

D'autres baigneurs l'attendaient, elle les rejoignit,  
s'éloigna.

---

*"Action Poétique" s'associe aux protestations contre la fermeture du Théâtre Maison de la Culture de Caen et contre l'interdiction faite au T.N.P. de représenter la pièce d'Armand Gatti "Passion en violet, jaune et rouge", parue aux Éditions du Seuil, sous le titre "La passion du Général Franco".*

---

Ouvrez, ouvrez vos cœurs  
jusqu'à l'odeur d'étable.  
Frères, Dieu est né là  
dans une gorge rude.

Si la voûte des cleux,  
Ils la veulent combler  
à joncher les agneaux  
Jusqu'au plein cintre bleu,  
rameutez les agneaux.

De montagne en montagne  
nous combattons la Bête.  
Nous brûlerons la terre  
à renoncer nos biens.  
Tu nous a parcourus,  
grand Proscrit, tu nous sauves.  
Par nos avoirs perdus  
où tes traces demeurent,  
terrasses sans répit,  
socles de tes hauts pas  
grimpant par l'étendue  
ou descendant sur nous,  
énorme Dieu sauveur.

Dans les trous des rochers  
nous trouverons pâture

et des gîtes en passant.  
Le Livre est aliment,  
la Parole est eau vive.  
Nous prions, de nos bouches  
c'est ta voix qui surgit.

Papillons du vrai roi,  
pollen errant sans cesse  
au vent des arbres verts,  
inspirés innocents,  
au bout de la misère  
l'Absent que nous savons  
éclatera au jour.

Entre nos cœurs ensemble  
transhume Sa Lumière,  
le désert est d'azur.  
Frères, ouvrez grand les ailes.  
Le sauveur est amour.

*L'Hospitalet, Lozère,  
18-25 - 7 - 1968.*

J 15

**C'est moi, je sais.  
La justice, elle viendra.  
Tôt ou tard.  
Je serai détruit.  
Ni honte, ni peur.  
J'existe, c'est tout.  
Seul au monde à exister.  
Désespoir, sans mesure.**

Un moment, ce matin, dans toute cette neige dure, immobile, le ciel, la terre, on pourrait renverser, l'une aussi blafarde, aussi vide que l'autre, un H est descendu, avec ses chevrons à l'avant, un vrai graphique double, et sa carrosserie en tôle ondulée et d'un gris si doux, je le regardais qui s'approchait quand soudain, reflets de glaces, klaxons, couleurs, cohue, tohu-bohu, tout m'est revenu, tout ce qui n'est plus, l'immense neige en devenait incroyable, et le H s'éloignait sans bruit, lentement, vers l'horizon, on aurait dit à chaque instant qu'il allait s'arrêter, petite coque d'un gris de plus en plus tendre.

**Ne pas crier.  
Fuir impossible.  
Je sais.  
Même sans journal.  
Un attentat, c'est moi.  
Une agression, c'est moi.  
Un crime, un forfait, une atrocité.  
C'est moi partout.**

**Qui sait se tait.**

**J 19**

Où j'en suis, il fait froid, j'attends, j'étais moi-même, avant, même si trois files qui montent, trois qui descendent, c'était l'ennui, il y avait les carambolages, il fait un froid, je suis trop seul, les forêts, la colline, à dire vrai, ce monde, je l'aimais, Jusqu'à quand attendre, il fait moins combien, moins cent ou pas loin, comme si j'étais sans vie, un vide glacé, j'attends pour rien, peut-être, ah ! pourquoi n'a-t-on pas construit une autre Terre, toute rouge, avec des milliers de routes, une Terre de kermesses, tout près du soleil, un monde où jamais, Jamais il ne ferait froid ?

**J 21**

Trois semaines là, peine à le croire.  
Si loin, tout ça, si insensé.  
Tout d'un rêve.  
Et pourtant.  
C'était là.  
Là où je suis.  
Qu'est-ce que je vais devenir, moi ?

Neuvième jour, toujours rien.  
Si je savais pourquoi !  
Me mettre à l'épreuve ?  
Connu pire.  
Alors le froid ?  
Quoi d'autre ?  
Vienne ou pas, quelle raison d'attendre ?

*« ... et celui qui s'est libéré de  
l'illusion de l'être est libre aussi  
de celle du non-être. Ou bien encore  
en d'autres termes, à seule fin  
d'éviter l'excès, nuisible en tout,  
dans l'emploi d'un langage abstrait*



*qu'on ne s'étonnera pas, néanmoins, de trouver ici, ce journal se faisant toujours, si sombre que soit l'heure, un devoir absolu de rester fidèle à sa haute mission, ceux pour qui vie et mort sont étrangères l'une à l'autre et l'une de l'autre ennemies, ceux-là sont tout sauf juges, ils ne peuvent comprendre et vivent dans la crainte, alors que celui, citer quelque nom serait un abus, qui accède à la conciliation féconde, oui, la paix de l'esprit est pour lui, car le voici ensemble et victime et coupable et juge, et si l'existence est l'unique avoir, s'il n'y a rien en dehors d'elle, il sait qu'elle est par là expérience totale, il sait que, comme le dit splendidement le poète, la vie est mort et la mort est aussi une vie. »*

**Quand va-t-il se taire, ce Tatra ?  
Ce trente tonnes, là, éventré.  
Ce monstre écrasé contre ma pile nord.  
Dire qu'il a fallu que la radio résiste !  
Un vrai concert, depuis ce matin.  
La musique, la musique et moi.  
Mais comment espérer la grâce ?**

**J 22**

Tout mon temps ici ? Pourrais plus m'y faire, à dire vrai. Suis plus le même. Exemple : la 2 CV. Broyée enfin. Un Bedford, sans doute ça, remplaçait aujourd'hui le Mercédès. Le Bedford, presque intact. La 2 CV aplatie. Elle a laissé sur moi une surface de boue, glacée, toute jaune, une épaisseur ! Des mois, des années, sans le moindre lavage. Ecœurant, c'est tout.

En finir.

Autre exemple : cette Chambord qui vient de disparaître, à l'ouest. Seule au milieu de la chaussée, antenne droite à l'avant du toit, jaune et verte. Impression de bonheur. Les ailes arrière, peut-être, hautes, légères ? Une brique, en fait, massive et silencieuse. Oui, c'est ça, la puissance, l'unique joie. Et pour moi, jamais plus.

En finir.

A quoi bon attendre ? Il n'y a plus rien. Tout est pris par le froid, terre et ciel. Ces avions, de loin en loin, ces hélicoptères, en espérer quoi ?

Pas d'issue.

Me sentais plein de force, pourtant. Prêt à tout. Sûr de rester maître. Ah ! si vivre en valait la peine...

M'écraser en bas, le fracas final, juste au passage d'une voiture...

Cette idée, inutile de demander d'où ça sort. De quoi rire.

En finir avec tout.

Qu'est-ce qui pourrait me retenir ? Que tôt ou tard, ça se décide à changer ? Peux plus ajouter foi. Dernier moment, la peur ? Vivre alors, simple lâcheté ?

En finir. M'effondrer. Demain.

Oublier ? Faire ce qui est à faire ? On a besoin de tous, c'est vrai, même de moi. Mais sous la neige, là, comment le supporter, ce monde toujours pareil ? Cette pierre toujours dure, et cette herbe verte, et ces arbres ? Ah ! pourquoi pas le vide, au lieu de tout, le vide à perte de vue, et puis soudain un pan de forêt, cime à l'oblique, il plonge, aussitôt monte un carré bleu, un bout de prairie, et retombe une sphère orange, un rocher blanc s'éloigne, un jaune arrive, un rouge, un bâtiment vert, qui tourne et grandit sur lui-même, éclate en une myriade d'usines multicolores, dans tous les sens, des morceaux de monde, à l'infini, qui vont et brillent... ?

Demain ou rien.

dernier constat

perdue la récolte

A force de traîner dans les trépidations assourdies on finit par s'occuper avec n'importe quoi plégé désesparé en compagnie de l'un en compagnie de l'autre. A force de foutu irrémédiablement foutu on finit par atteindre un semblant de bonheur avec des phrases sans problème ces fantômes de vie. A l'abri on a oublié, et ceux qui continuent comme ils semblent dérisoires.

à bout de souffle

J'ai vu les autres s'enfoncer dans les broussailles d'un rêve qui n'existe pas. Quand par hasard au détour d'une rue ils rencontrent leur propre visage effrayés par tant de nudité la fuite est leur méthode. Crispé sur une ou deux croyances qui m'appartiennent je suis resté seul, pour arriver à quoi ?

sauve qui peut

Aux limites de la mort et de la fatigue quand personne ne peut rien pour personne et qu'on les voit s'enfuir chacun le corps crispé j'aime qui ne m'aime pas qui en aime un autre c'est une plainte mécanique dont les pistes se perdent à l'infini.

## **blues**

**Et tous ceux qui disent que ça ne peut plus durer et que ça va péter et qui sont toujours là à bavarder avec l'un avec l'autre, la parade des désirs les rapproche pour le mélodrame intime. Et reste seulement dans une salle vide celui qui ne peut danser le blues parce qu'il ne sent plus rien.**

## **dernier constat**

**Maintenant je me retrouve seul avec cette absence d'aventure qui forme notre décor quotidien et ce cri qu'on étrangle toujours. Plus rien ne claque plus au vent car le vent est tombé. Non, plus de doute plus d'espoir. Juste la certitude : il nous manque le principal, je suis foutu.**

femmes  
(l'été noir)

micHEL VACHEY

I

écume  
de l'appui

l'été  
grains noircis

ville blanche  
où les femmes cachent la cicatrice

quelle peur ? —  
la mer bouge ses pointes de feu

II

la dune affleure  
l'aile s'éboule  
résorbe l'arc

les femmes presque  
nues écartent  
les mouettes

l'été noir  
les feuilles  
ne suffisent plus

**l'arbre épuise ses branches  
l'arbre harasse sa flèche  
élargit**

**l'ordre du cillement**

**et les femmes devant elles  
comme si l'on ne pouvait  
que voir**

### **III**

**la plage d'équinoxe inonde  
un cri sec  
jachère folle du sillage**

**les femmes baignent  
dans la flamme du marais  
douce entre les nœuds du serpent**

**été l'eau  
décompose les épieux  
la nuit s'affaisse dans la poussière creuse**

**quelques nuages  
entre les racines blanches  
la sève fendue**

**et dans la lumière l'autre clarté  
hisse ses antennes  
ventre révolté  
feu agile dans son message de cendre**

femmes livrées  
à la puissance de l'arbre  
jetées impossibles  
la lande précise  
                                  retend  
  le sein

#### IV

solf   latérite  
sève basse du coup de feu  
midi attire les pins  
les pierres  
                                  reçoivent  
l'ombre

talus informes comme un achèvement

les femmes conscientes de leur gorge  
pénètrent dans l'été  
le vent caresse l'écorce  
                                  la perche

atteint l'algue

les feuilles se détachent dans les lèvres  
l'arbre boucle  
                                  l'invisible rapace

#### V

ventre soyeux  
et l'immense science verte de la mer  
qui lave le sable









delta distraît où floconne la mer  
les haies mortes conduisent la fumée  
à la dalle d'écaillés

femmes  
nuits coupées  
dans leur route patiente

la pierre transparente encombre l'arbre  
la rive découle la menace de brindilles

eau  
eau de feu  
                  l'arbre vient  
                                  à bout

calcaire  
                  solitude  
                                  pâleur de l'insecte  
la cendre glisse  
                                  dans l'arbre infini

la chasse impensable  
                                  tumuli  
  galop  
dans la lumière des jambes  
  la très mince brûlure du filet

## X

mer déjetée long phare  
quelques fruits  
la chaleur  
la mort intacte

l'arbre tombe sur sa coquille

murs blancs  
où manque la peur

le regard des femmes  
tourne la rosace des bateaux descendus  
la jambe  
allume son réseau de plaies

desserre  
sa nasse de mouettes

## XI

sur la membrane tendue ombre  
fuyante  
de digitale  
le ventre  
organise la défalte des caravanes

défection du temps  
dans l'insu

l'espace  
les pierres rouges  
pores sombres du feu

les femmes marchent comme des inventions  
déplacent  
le palimpseste  
savent  
la veine invisible des statues

aussi en elle la pâle statue  
cherche

dans le mauve  
le dégoût du fruit  
dans un retard de plumes

quelquefois à la grille des parcs

la mer  
obscurcie dans la flamme

## XII

la mer croît dans l'orbe  
vide  
tatoué d'impossible

l'eau se dédouble  
l'élançement éteint ses marges

la jambe anxieuse  
enfonce  
la barre des olseaux

contre  
la cloison rouge  
le vent  
cède

voûte douce des femmes  
immortelles

mortelles  
dans la pâleur des cerceaux

nuits ouvertes  
que rien ne blesse plus

**l'ordre blanc régné  
à détroit-sur-seine**

**franck venaille**

*à Robert Rauschenberg,  
James Rosenquist,  
Roy Lichtenstein.*

**liminaire**

**Nous sommes seuls Seigneur Trop seuls petit Seigneur  
qui tends tes doigts gercés par les bénédictions ma-  
tinales à l'heure où nous sortons à peine de nos  
poubelles poulets en bandoulière sous l'œil morne de  
rats efféminés Nous sommes fatigué seigneur : de  
ramper de lécher leurs crachats de leur céder nos  
filles au ventre rond de vivre aussi de vivre ainsi  
dans nos bidets Nous sommes las Seigneur — Volture  
Seigneur — Gazon entretenu Bagues aux doigts  
Seigneur partouzes Petit mac de la racaille pale Le  
désespoir est en chacun de nous —**

**puis magnifier la violence**

**Ma confiante Ma dure au mal Te voici dans mes  
mains comme une petite fille Ma vierge Ma seraine  
Mon implacable froide au sexe de chardon Longtemps  
nous avons couvé notre union sous les pierres brû-  
lantes Longtemps je t'ai portée au plus profond de  
moi Ma voluptueuse Ma tant aimée que j'ignorais  
que je blessais que je méprisais mais qui hurlait la  
nuit dans ma poitrine Et je te nomme hostie Te sacre  
Te vénère Ma solitaire saccageuse Mon incendiaire  
sans recours La corde est dure prenons la corde Les  
lames nettes et ne dévieront pas Alors nous leur  
arracherons des armes plus glaciales qu'une femme  
frigide —**

alors l'incendie mauve

rouge tenace obscène en sa fureur mais désormais si pur qu'il fera même baisser les yeux aux putains libérales fumantes encore de l'âme et de l'entre jambes qui toutes cachèrent un nègre émasculé à la lampe à souder sous l'ovale droit de l'Association Nationale pour le Progrès des Gens de Couleur.

scénario d'une "insurrection"

Lorsque le septième soleil se leva à l'est vermillon du comptoir toutes les femmes adultères du bar ordonnèrent à Malcom de réintégrer sa soupente où Lizzie l'attendait cuisses largement ouvertes Nègre Tam Tam sortit Cracha sur ses souliers Encaissa dignement le premier crochet gauche pluie et vent mêlés mais ne vit pas le Filc qui arrivait sur lui low-down low-down low-down Trois heures plus tard des barmen angéliques servirent frais les premiers « cocktails Molotov » —

ne t'endors pas Petite ne t'endors pas Mais veille Mais prie Mais pense à moi isolé dans la ville Qui ne doit pas confondre les sirènes Qui ne doit pas trembler Qui doit simplement viser juste ou qu'on retrouvera dans les poubelles comme ta robe aux pieds de notre lit Marque moi les épaules que je me tiens éveillé Petite ma Petite aux cheveux rouges au sexe plein de lait Ne t'endors pas Ainsi nous serons comme deux sentinelles inquiètes qui se passent leur cigarette protégées par la même couverture  
ATTENTAT

à l'enseigne de la femme adultère

on était là tassés les journaliers aux mains calleuses à écouter « numéro 3 » celui qui saigne de la bouche

et dit que dans son pays on fait boire de l'essence aux blancs Puls qu'on y met le feu la nuit venue Que ça fait des lampions sous lesquels le Prophète exorcise les frigidaires au ventre blanc qu'aucun homme n'a jamais possédés Au chaud dans mon verre j'ai pourtant les mains froides Quel désespoir Quel cri Quel meurtre même exorcisera-t-il cette haine plus nue qu'un aveugle engagé au feu vert Quand il m'a dit que je pourrai tuer j'ai retrouvé une anclenne prière mais le videur m'a consellé de ne plus jamais rendre grâce si près du comptoir —

sept

... casquée bottée nazle la pègre blanche eut tôt fait d'investir le ghetto Harnachée comme pour le baseball Métallisée Briquée chacun serrant son sexe dans la main L'un L'autre Tous sortis des portraits que Misslé Pouvoir Noir crayonne sur les trottoirs quand la ville s'éveille Se passe les paumes sur les seins Secoue la chevelure de ses usines et bâille ses tramways Dents cœur testicules d'acier Métronomes invertis ils sauront bien dénicher les tireurs solitaires qui toute une longue nuit firent l'amour avec leur Winchester et qu'on retrouvera vautrés dans les égouts...

plus pauvre encore qu'une main sans alliance posée au creux d'un lit ne me retient pas Mère aveugle Mère indienne ma folle aux dolgts gourds J'en tuerai trois J'en tuerai autant que ma gerbe de haine a d'épis (je suis malade de ma haine et des femmes qu'ils me ravirent) J'en tuerai jusqu'à ce qu'ils me tuent Mère de la douleur folle de mon malheur Ne me retiens pas je suis ton cadet déraisonnable et la nuit est venue Demain je coucherai avec des veuves infidèles qui glisseront leurs culs sur mes cheveux crépus —



**celui-ci, par exemple et bien que noir**

**pourrait être Lee Marvin embusqué (larges godasses foncées — figé sans impatience dans le sang) qui réglerait ses tirs sur des pompiers abstraits la haine dépassée sans passion ni frisson (aussi naturellement que chez Samuel Fuller des Indiens raisonneurs dépècent, vivant, un officier nordiste) On le retrouverait fixé au mur après la nuit d'émeute tel un crachat sur la page de garde d'une édition de luxe de la bible —**

**l'émeute cesserait**

**l'émeute cesserait l'émeute Lourde et bonne précise et fulgurante née de rien de tout l'émeute cesserait qui vit brûler les frigidaire et fondre le béton des casernes de l'Armée du Salut Accroupis près d'un tank les martiens conséquents (visière en plexiglas et gilet anti-balles) aiguilèrent leurs dentiers dans la bouche de majorettes cajoleuses qui urinaient du fuel sur le masque d'adolescents à calciner mais cesserait l'émeute quand la dernière mitrailleuse blanche mêlerait comme dans l'amour bouches fesses seins de suppliciés hagards à jamais retournés dans leur ghetto —**

# **l'intellectuel révolutionnaire et ses responsabilités envers le tiers monde**

**rené  
depestre**

Ce texte, comme celui de Jean-Pierre Faye que nous avons publié dans notre numéro 38, est celui d'une communication faite en janvier 1968 au Congrès Culturel de La Havane.

*Je me suis proposé d'analyser devant vous la notion de responsabilité des intellectuels dans ses rapports avec les conditions et les perspectives de développement de la culture dans le Tiers Monde. Le premier fait, à mon avis, dont nous devons nous rendre conscients, est le suivant : les forces mondiales de l'art, de la science, de la littérature et de l'éducation, convoquées par la Révolution cubaine, ont entre elles de puissants intérêts mutuels. La reconnaissance de cette communauté d'intérêts intellectuels a sans doute permis l'établissement d'un programme de discussion et de travail commun à toutes les disciplines artistiques et scientifiques. Notre souci majeur dans ce Congrès culturel de La Havane est donc de déterminer sur quelles bases concrètes nous pouvons mener des actions communes pour la totale décolonisation des diverses cultures du Tiers Monde. Pour éviter que ce débat s'engage dans l'abstraction, nous devons nous placer dans une perspective d'action, même s'il faut pour cela réviser la définition classique de l'intellectuel et élargir le champ d'action qui est traditionnellement imparti aux différentes disciplines de l'esprit. En effet, l'interdépendance profonde, qui, à l'échelle tricontinentale, existe aujourd'hui entre les problèmes de la révolution et ceux de la culture, nous oblige à repenser le concept même de responsabilité des intellectuels et à définir ensemble des formes militantes et dynamiques de soli-*

*darité entre les hommes de culture du monde entier.* Ce premier devoir de solidarité révolutionnaire entraîne immédiatement un autre : celui de dire la vérité, et de la propager partout, avec d'autant plus de rigueur et de passion que nos peuples ont été, et sont encore, les victimes de l'impudent mensonge impérialiste.

Ceci dit, posons les questions initiales qui fondent socialement, moralement, artistiquement, le contenu de nos responsabilités : au seuil de 1968, où en est le Tiers Monde, sur le plan du développement culturel ? L'homme et la femme des pays sous-développés sont-ils en train de récupérer leur être social, leur humanité et leur beauté, que la colonisation avait aliénés ? La science, l'éducation, les lettres et les arts sont-ils adaptés aux besoins immédiats et futurs des peuples asiatiques, africains et latino-américains ? Le développement de nos nations est-il conçu dans la perspective d'une décolonisation à la fois des structures coloniales et des nombreuses conséquences morales, psychiques, culturelles de la colonisation ? Nos cultures respectives, enfin, ont-elles cessé de vivre au rythme de l'Occident et ont-elles la possibilité d'avancer selon leur propre dynamisme interne ? Laissons les faits eux-mêmes répondre à ces fondamentales interrogations.

Il y a une dizaine d'années, on pouvait, peut-être, penser que la colonisation, se sachant mortelle, allait s'arranger pour mourir le moins ignominieusement possible. Malheureusement, force est de constater, par le sang qui court sur nos trois continents, que l'impérialisme, quoique discrédité moralement, a cependant retrouvé l'aplomb et l'insolence des pires moments de son histoire. Le pillage du Tiers Monde continue fiévreusement. La vieille stagnation socio-économique, l'inhibition et l'hibernation culturelles demeurent les caractéristiques principales de la majorité de nos sociétés. Les frontières sinistres de la

peuples, nous avons, dans l'écrasante majorité des cas, une *indigénisation accélérée des violences et des tribulations d'autrefois*. Les bourgeoisies asiatiques, africaines, latino-américaines, dans la carence de tout sentiment national, s'adonnent voluptueusement aux ivresses obscènes de la servitude et de la tyrannie. Cependant, dans ce contexte effrayant du Tiers Monde, il y a des pays qui échappent à ces drames socio-économiques et socio-culturels. *Ce sont évidemment ceux qui ont fait ou qui font la révolution*. Je retiens, pour mon analyse, deux d'entre eux, dont les initiatives historiques sont vraiment exemplaires : le Viet-Nam et Cuba. Au Viet-Nam comme à Cuba la décolonisation est une *création sociale ininterrompue*, un organisme extraordinairement vivant qui ne cesse d'engendrer de puissants anticorps qui le rendent capable de résister avec succès à l'épidémie néo-coloniale. A Cuba comme au Viet-Nam, les valeurs culturelles sont coalisées, unifiées, et l'être social du peuple, porté à son plus haut niveau de tension créatrice, possède le dynamisme nécessaire pour diminuer progressivement la distance qui, dans les pays sous-développés, existe entre l'initiative technologique et le rétablissement de la culture nationale. Ce double effort est intégré dans une totalité unitaire. Les révolutions cubaines et vietnamiennes, tout en s'acculturant nécessairement aux apports de la civilisation industrielle, sont en train d'affirmer, avec une immense vitalité, leur particularisme culturel et leur potentielle universalité. La lutte anti-impérialiste est menée multilatéralement d'une façon cohérente, organisée, réfléchie, consciente. C'est ce qui fait que le petit Viêt-Nam peut résister victorieusement à l'activisme monstrueux et à l'escalade criminelle des Etats-Unis. La décolonisation est conduite dans la confusion et l'incohérence, quand l'initiative est laissée entre les mains des pseudo-bourgeoisies qui importent les mœurs, l'outillage mental, les valeurs, les conduites sociales et les aliénations de l'Occident, sur le même bateau où

leur arrivent les voitures de luxe et les autres produits de consommation qui abondent sur les marchés du néo-capitalisme. La leçon à tirer de tout cela est la suivante : *Il n'y a pas de décolonisation sans une véritable révolution.* Il n'y a pas de développement de la culture nationale possible sans une rupture radicale, violente, désaliénante, avec le passé colonial. Dans les pays où une opération aussi décisive n'a pas eu lieu la vie culturelle se réduit lamentablement à un exhibitionnisme et un narcissisme qui étreignent dans leurs bras fatigués les impuissances séniles de l'Occident néo-colonial. Par contre, à Cuba, au Viet-Nam, et dans les autres pays où l'explosion révolutionnaire est une conscience en action, les peuples ont les moyens de comprendre leur passé, d'interpréter et de transformer leur réalité nationale, d'apprécier ce qui leur appartient en propre, et ce qu'ils doivent à l'héritage d'autres cultures qui entrent dans leur formation historique. Ils savent ce qu'ils doivent faire et ce qu'ils doivent être. Les éléments et les ferments dynamiques qu'introduit la praxis révolutionnaire assurent à ces neuves structures nationales la cohésion psychique, la volonté morale, l'imagination créatrice, la santé historique qui leur sont absolument nécessaires pour faire face efficacement aux dérèglements politiques et militaires de l'impérialisme. La révolution engendre également des appareils politiques modernes, des organisations de masse, qui, à tous les niveaux, unifient démocratiquement tous les facteurs constitutifs de la nation. De même la révolution met au monde de véritables héros, comme Ho Chi Minh ou Fidel Castro, des hommes de culture, des hommes de vérité, des hommes de fraternité, dont, comme le fit remarquer justement l'un de ces hommes, Ernesto Che Guevara, « dont la personnalité joue le rôle de mobilisation et de direction dans la mesure où elle incarne les plus hautes vertus et aspiration du peuple et ne se sépare pas de la route ». De tels héros de la *révolution socialiste* dans le Tiers Monde, quand ils

meurent, comme notre merveilleux commandant Ernesto Che Guevara, leur explosion de lumière et de volonté continue à organiser la vie. Quand un Kennedy est assassiné, sa mort est sans appel, car elle ne peut devenir un facteur étincelant d'organisation de l'espérance des hommes de son pays, tandis que, quand Che Guevara est assassiné, sa mort est comme un sabre végétal dans nos mains pour avancer dans la forêt inconnue ; sa mort est un arbre vivant qui continue à porter nos vérités et nos armes les plus secrètes. Cette comparaison entre deux destins, pris dans deux mondes différents, montre l'abîme qui, sur le plan moral, existe entre le *développement éthique* de Cuba et le *sous-développement moral des Etats-Unis*. La révolution assure ainsi aux peuples qui osent la faire un *essor moral* qui compense largement leur infériorité technologique, et qui est un facteur à son tour déterminant dans le chemin de leur développement. *Moralement parlant, le Viet-Nam a déjà vaincu les Etats-Unis*. Sur ce terrain, l'héroïque résistance du Viet-Nam a le mérite d'enterrer les valeurs mythiques dans lesquelles s'étaient drapés les Etats-Unis pour dissimuler aux yeux du monde le *gouffre de leur sous-développement moral*. Le Viet-Nam et Cuba incarnent les plus hautes valeurs de la civilisation du XX<sup>e</sup> siècle, tandis que les Etats-Unis, à cause de leur positivisme militarisé, de leur mentalité basement utilitaire et égoïste vivent l'agonie de leurs plus nobles légendes et se voient condamnés à mourir de froid, en tant que classe irréversiblement en décadence. Toutes ces considérations qui établissent nos responsabilités enseignent que la révolution est actuellement la seule force historique capable de décoloniser, non seulement la vie sociale de nos peuples, mais leur vie intérieure. Elle crée les conditions d'une véritable mutation culturelle. C'est pourquoi, dans le Tiers Monde, au milieu des terribles épreuves qui frappent nos peuples, l'expérience révolutionnaire est le seul fondement valable du « *cogito* ». Elle provoque une

coïncidence exaltante entre la pensée et l'être social. *Faire la révolution est la première évidence historique et la première valeur culturelle qui entraîne pour nous un nouveau postulat de la raison : je fais la révolution, donc je suis, donc nous sommes.* Avec la Révolution ce « tiers » qu'on a collé comiquement au monde de notre enfance et de notre émerveillement, et que nous portons tous comme une blessure au cœur, s'efface en même temps que nos diverses névroses, et la vie devient une vivifiante aventure collective. Nous cessons d'être les *zombis* de l'histoire universelle. J'ai essayé de mettre en évidence quelques-uns des faits sociaux et moraux qui établissent nos responsabilités révolutionnaires. Nous avons également, nous autres écrivains et artistes, une *responsabilité esthétique* à assumer. Dans ce domaine aussi je dois invoquer l'expérience de la révolution cubaine. Sur ce plan, comme sur beaucoup d'autres, Cuba a réconcilié le marxisme avec le marxisme, mettant en action un socialisme qui inonde toutes les rives de la condition humaine. Ici, l'art et la littérature ne sont pas tenus pour des appoints immédiatement utilitaires de l'idéologie et de la politique. La littérature trouve les conditions pour exercer des pouvoirs et des devoirs de mise en question, de critique et d'inquiétude. On tient compte des retards et des avances que, dans leur saisie de la réalité, les écrivains et les artistes peuvent avoir, étant donné la complexité même de la vie, l'inextricable foisonnement des sentiments, des conflits et des situations de l'existence, la nécessaire diversité des hommes et des femmes, la richesse des rapports entre la conscience et le monde. A la question : *qu'est-ce que la littérature dans le Tiers Monde, et quel avenir l'attend ?* Nous répondons : elle n'est encore rien, mais elle aspire à la totalité humaine, comme les peuples, comme la révolution qui les remet dans le double circuit désaliénant de la particularité et de l'universalité. Une dernière réflexion qui situe nos responsabilités : on a dit avec raison

que nos peuples ont été absents à tous les rendez-vous d'amour que l'être humain a pris, au cours des trois derniers siècles avec la science, la littérature, l'art, la beauté, la tendresse. En réalité, nous étions présents à notre manière : c'est-à-dire avec notre sueur et nos souffrances. Nous étions en Asie, en Afrique, en Amérique latine, *le combustible biologique*, qui avant l'âge de l'électricité, rendit possible le Siècle des Lumières et les autres aventures universalisantes de la culture occidentale. Voici qu'une nouvelle explosion de la science est en cours, où interviennent la relativité, la désintégration atomique (si elle ne nous extermine pas) les cerveaux électroniques, la théorie des ensembles, la cybernétique, l'exploration du cosmos, etc. L'impérialisme et le néo-colonialisme ourdissent le projet de garder cette fois nos peuples dans la cuisine étouffante de l'histoire. Mais nos peuples envers qui nous nous sentons responsables ici, sont décidés à sortir les armes à la main de cette cuisine, pour imposer, dans le concert des autres nations, leur triple présence asiatique, africaine et latino-américaine, parce que, ayant relevé leurs têtes, ils ne veulent plus que l'histoire soit seulement celle de l'Occident capitaliste, mais l'histoire ouverte de l'espèce humaine. Nos peuples se sentent désormais les agents responsables de l'évolution de toute la terre et veulent par leur présence dynamique et enrichissante faire cesser les scandales de la réification généralisée de la vie. Nous optons de toutes nos forces libératoires pour les valeurs fraternelles de la communauté et de la solidarité. Quant aux intellectuels européens et nord-américains, présents à ce congrès, nous savons qu'ils ne sont pas venus chercher de nouvelles preuves de notre « infériorité congénitale ». Ils sont des porteurs de semences et de lumière. Ce que nous avons à leur offrir, en plus, peut-être, de la tristesse de nos tropiques, c'est notre seule richesse : notre solidarité militante, ce qu'Ernesto Che Guevara, notre inoubliable Prométhée, nous laisse en héritage, la



volonté de mettre, *par la révolution*, une chair éclatante sur le squelette de notre liberté et de notre dignité, et de consentir les sacrifices nécessaires pour mettre avec vous sur pied « *l'homme du XXI<sup>e</sup> siècle : nous-mêmes* ». Sur de telles bases d'action, nous conjuguerons des ressources comme le savoir, la raison, l'imagination, la sensibilité et la maturité, pour bâtir correctement, intelligemment, un monde où l'unité de l'espèce trouvera enfin son orient secret et sa manifeste plénitude, dans un processus planétaire d'intégration et d'universalisation des cultures, qui sera demain la mesure de notre humaine condition !

---

Nous vous signalons par un papillon jaune que  
votre abonnement est échu.

Pour éviter toute interruption dans nos envois

**réabonnez-vous aussitôt !**

---

## union des écrivains

L'Union des écrivains a repris ses activités. La commission professionnelle poursuit ses enquêtes sur la condition matérielle de l'écrivain, la diffusion des œuvres, les formes d'une exploitation que l'innocence apparente des buts ne saurait estomper. La commission de critique idéologique et théorique s'est muée en Centre ou Cercle de critique qui a déjà permis l'organisation de diverses rencontres. Par exemple avec les écrivains tchèques Antonin Liehm, Josef Skvorecky et Milan Kundera. Un débat s'est déroulé autour des questions de la formalisation, sous l'angle d'une théorie de la littérature et, confronté, sous celui d'une certaine conception de la théorie marxiste, avec, notamment, Jacques Rancière et Tzvetan Todorov. Ecrivains, logiciens et étudiants se sont retrouvés sur le thème « La logique en question » (la logique mise à nu par les logiciens mêmes). En janvier, un autre débat se déroulera avec pour titre « Jdanov ou quoi ? ». Le 4 février, François Jacob nous entretiendra du « Code génétique et la linguistique du corps ».

Par ailleurs, l'Union a tenu son Assemblée générale, le 28 octobre au cinéma Saint-Lambert à Paris. Des statuts et un règlement intérieur ont été adoptés, un Conseil désigné, un nouveau comité de fonctionnement (20 membres) élu.

Les « dix thèses » que nous publions ont été discutées et adoptées par l'Assemblée générale.

H. D.

---

Adresse provisoire de l'Union, 6, passage Dallery, Paris, tél. 355.50.03. Permanence les lundi, mercredi et vendredi de 17 heures à 19 heures.

## déclaration adoptée par l'assemblée générale

**Ecrire ? Une très ancienne — mais jalouse — pratique. Personne jamais ne présenta, approché, le caractère de l'authentique écrivain.**

**MALLARME.**

Tenter de constituer une « Union des écrivains » c'était avant tout, sur le fond du mouvement critique et revendicatif de mai 68 et de ses exigences révolutionnaires, souligner l'union des écrivains avec les étudiants et les travailleurs. Et c'est pour rendre plus visible cette formule développée que notre appel s'est accompagné de l'occupation d'un lieu, prétendument représentatif de l'écriture ou de la lettre.

La pratique de cette occupation tendait déjà à créer ce qui est la condition essentielle d'un travail collectif : l'existence d'un « lieu d'unification ». Un lieu où il soit possible de tenter d'unir la lutte des étudiants et des ouvriers autour de perspectives débattues en commun. Projet qui reste à réaliser pleinement.

---

Le choix même de ces signes a été improvisé sans être fortuit. Quelles que soient les affinités qui pouvaient relier chacun d'entre nous à telle ou telle organisation du mouvement étudiant, on ne peut nier que le mot « Union » en ait fourni, sous trois ou quatre variantes fondamentales, l'initiale dominante. Constituer une telle Union c'était donc se compter sur le terrain de la liaison avec le mouvement étudiant comme avec le mouvement ouvrier, mais aussi se mettre en mesure d'articuler cette liaison, dans un espace distinct des lieux propres à l'action étudiante.

---

Ces termes désignent aussi, explicitement, un certain rapport aux organisations des pays socialistes.

Mais ce rapport dessine à son tour un espace complexe : car « l'Union des écrivains d'U.R.S.S. », constituée sous le signe de Gorki et du réalisme, a tenté de regrouper à son origine diverses tendances telles que le rassemblement des « artistes prolétariens » et le L.E.F. — « Front gauche ». A Cuba, l'« Union des écrivains et artistes de Cuba », l'UNEAC, s'est développée sur un tout autre terrain : comme le rappelait en décembre 67 sa revue, « Union », elle a accompagné la brusque expansion d'une littérature décolonisée, dans un secteur mondial directement soumis à l'impérialisme nord-américain. En Europe centrale l'Union des écrivains tchécoslovaques a été un des centres de gravité d'un développement nouveau, à la recherche d'un socialisme qui ne soit pas « incomplet », et qui parle « la même langue que les ouvriers » en revendiquant la plus grande liberté — pour reprendre les termes de ses appels du 26 juillet et du 22 août. Position qui retrouve la ligne de Lénine : n'est pas communiste « quiconque oublie pratiquement que son devoir est d'être le premier à poser, aiguïser et résoudre toute question démocratique d'ordre général ».

L.E.F., U.N.E.A.C., Svaz Ceskoslovensky spisovatelů (1) : termes qui jalonnent une étendue où la pensée théorique du marxisme renouvelle sa prise critique. Sur le terrain de la lutte des classes et dans l'espace mondial du mouvement ouvrier.

---

C'est pourquoi nous unissons dans la même action et le même langage la lutte anti-impérialiste des peuples soumis à l'agression ou au blocus nord-américain, au Vietnam et à Cuba, leur volonté révolutionnaire, et la solidarité qu'a manifestée une lettre collective publiée dans Literarní Listy (2) et Kulturní Život (3).

Nous pensons qu'aucune des possibilités de passage au socialisme actuellement réalisées ne corres-

---

1. Union des Ecrivains Tchécoslovaques.

2. A Prague.

3. A Bratislava.

pond exactement aux conditions politiques, économiques et sociales en Europe. Notre solidarité à l'égard du peuple tchécoslovaque et de son expérience implique que nous le croyons capable, non seulement de construire un socialisme qui ne soit plus une caricature du marxisme-léninisme, mais aussi d'aider les forces révolutionnaires d'Europe à dépasser les contradictions qui les freinent depuis plus de dix ans. Entre le stalinisme et un empirisme éclectique, une autre réflexion, d'autres perspectives doivent se dégager.

Ce point de vue est indissociable, pour nous, de ce qui a été le noyau central des exigences formulées, dans le cours de mai et juin, par le mouvement des étudiants et des ouvriers.

---

Le propre du mouvement étudiant et ouvrier de mai est d'avoir ouvert un espace du doute, dans le sens marxiste, où tous les stéréotypes du pouvoir ont éclaté dans une lumière dérisoire. Ce n'est pas un hasard si l'organe des syndicats tchécoslovaques a révélé que l'un des protagonistes de l'intervention militaire des Cinq en Tchécoslovaquie recommandait aux dirigeants de Prague, le 12 août, de prendre modèle en matière de radio et de télévision sur le chef de l'Etat français.

L'union d'un groupe d'écrivains avec les mouvements étudiant et ouvrier n'est possible que sur la base d'une rupture et d'une opposition résolue au système capitaliste mondial et, pour ce qui nous concerne, au régime gaulliste et au système policier qui en est l'armature initiale et durable, depuis le coup de force des ultras d'Alger en mai 1958. Se réunir face à cela c'est d'abord participer collectivement à l'action anti-répressive.

Dans cette perspective, l'Union soutiendra systématiquement toutes les personnes ou groupements qui feraient l'objet de mesure de répression pour leur activité révolutionnaire. Elle considère comme une de ses tâches essentielles de lutter contre un ordre social oppressif dont l'ordre littéraire établi

n'est que l'expression apparemment bénigne. Elle continuera donc à examiner toutes les initiatives qui, compte tenu de l'évolution des événements depuis mai, pourraient être prises par les organisations et mouvements d'étudiants et de travailleurs. Sans faire preuve de suivisme à l'égard de quiconque, elle appuiera activement celles qui lui paraissent de nature à favoriser un changement radical dans l'ordre politique, économique et social.

---

L'un des buts de l'Union est de rendre collectif chacun des problèmes graves d'ordre politique et culturel que peuvent se poser individuellement ses membres. Elle n'entend évidemment pas les résoudre à leur place. Mais, puisqu'il ne saurait être question d'opposer un refus pur et simple à l'ordre dans lequel l'écrivain exerce aujourd'hui son activité, nous souhaitons que l'Union soit le lieu, où, avant de prendre une décision, ils s'informent spontanément, se consultent les uns les autres, de façon à définir peu à peu une position commune. En d'autres termes, l'appartenance à l'Union ne se réduit pas pour nous à une signature en bas d'un texte. Elle implique un travail en commun et la reconnaissance d'une solidarité réelle entre les membres.

---

Ecrivains ? Mais ce mot-là qui est sobre et simple, c'est par définition le plus privé de pouvoir. Et cela, précisément dans la mesure où il se réfère à cet anti-pouvoir qu'implique tout pouvoir social : celui de l'écriture, saisie dans son dénuement même, et prise à la lettre. L'écriture comme opération, l'écrivain comme opérateur : parce qu'ils mettent à nu et démasquent le pouvoir de tout pouvoir, les écrivains sont de façon permanente « en grève devant la société », pour reprendre les termes de Mallarmé. Et cette double visibilité les rend dangereux et vulnérables à la fois. Mais jusqu'à maintenant, d'autant moins dangereux que le pouvoir a pu aisément neutraliser leurs actions (quand il ne les a pas tournées en sa faveur) en maintenant leur isolement les uns par rapport aux autres et, plus gravement encore,

à l'égard de l'ensemble des forces politiques et sociales du pays. Dès lors il n'est plus étonnant qu'une minorité d'entre eux puisse être en permanence désignée à l'ensemble des forces de répression, pendant que la majorité se partage les fonctions honorifiques ou serviles.

Qu'à partir d'une opposition et d'une rupture un groupement d'écrivains se soient constitué en liaison avec la grève ouvrière la plus massive de l'histoire, voilà une pratique nouvelle.

---

Le travail de l'écrivain ne réside plus seulement dans l'écriture de textes imprimés, mais aussi dans la parole, qui s'insère dans tous les moyens d'expression audio-visuelle. En fonction de ce double travail, son message porte au-delà du système éditorial qui définit en partie sa situation sociale et son exploitation économique. L'Union fera en sorte que, par sa liaison avec tous les autres producteurs intellectuels — en particulier avec les cinéastes — l'écrivain devienne plus qu'un producteur de livres. Elle dessinera ainsi, par la pratique, une définition nouvelle de l'écrivain qui répondra mieux aux exigences de l'action politique révolutionnaire entreprise par les étudiants et les intellectuels, aux côtés de tous les exploités du monde.

---

Entre des écrivains à la fois divergents et unis, pour la première fois peut-être une discussion illimitée est ouverte sur deux registres complémentaires et distincts : sur les conditions matérielles de la production littéraire, et sur ses conditions idéologiques. Loin d'être « corporatiste », l'attention portée à la situation de l'écrivain et à la matérialité de la transmission écrite, dans le cadre d'une commission professionnelle, est la pierre de touche de la radicalité dans la critique. La commission de critique théorique et idéologique pour sa part, réunie dès le 21 mai, a ouvert le 21 juin et le 9 juillet un cycle de discussion qui s'étendra sur les mois à venir. Elle s'est constituée, au cours de l'été, en un Cercle ou un Centre de critique.

L'Union ne veut pas être seulement un groupe d'études et de discussion. Faute de déboucher sur des actions concrètes, leurs débats théoriques risquent de confirmer l'écrivain dans son statut de pseudo-travailleur, en marge et inoffensif. L'Union saisira donc toute occasion d'intervenir, notamment dans le domaine littéraire et culturel, pour manifester de façon publique et sur des points précis la nécessité d'une rupture. C'est le sens actif que nous donnons au mot critique.

---

La commission professionnelle comme le Centre sont ouverts, à partir de la rupture précédemment définie, à tous les groupes intérieurs ou extérieurs à l'Union, et aux échanges avec les écrivains étrangers. Leur fonctionnement ne se ramène pas au rapport traditionnel entre une minorité et une majorité, mais s'apparente bien plutôt à une circulation permanente des « minorités » à l'intérieur du champ commun, par quoi la critique se vérifie. L'ouverture de l'Union est en effet cela même qui doit éviter l'affaiblissement de sa fonction critique : elle est la condition qui peut produire l'activité conséquente d'un « Groupe central », relayé et tournant.

Précisément dans la mesure où se réunir sur le terrain de l'écriture fait problème, donner une cohérence à cette activité plurielle, c'est aussi se donner le pouvoir d'introduire la clarté la plus forte dans le champ théorique.

octobre 1968.



## notes et informations

---

● Comment parler des livres reçus ? Ceux des inconnus, ceux des amis, livres obscurs, livres quelconques, livres importants. Comment savoir. Faut-il parler de tout ? Ou bien établir une hiérarchie : le mot détestable pour moi qui lit en même temps Sainte-Beuve et Michelet, Lukacs et Taine, Albert Londres (« Adieu Cayenne ») et Villiers de L'Isle Adam... Il vaudrait mieux ne parler de rien. Ou, cette fois, écrire seulement au sujet du dernier ouvrage ici parvenu. Une Revue : CHANGE (1). Ne serait-ce que pour rattraper une parole malheureuse prononcée lors d'une entrevue avec Antonin Liehm. Répondant à une critique du cinéma tchécoslovaque quelqu'un avait dit : « Mais ce n'est pas le rôle du cinéma de *donner le change*... » Voici un démenti assez sérieux puisqu'il s'appuie sur un texte d'Eisenstein : « Structure, Montage, Passage », et sur une « contribution » de Chomsky qui se donne pour programme d'unir « la linguistique moderne passionnément intéressée par le détail des faits, et la grammaire philosophique tout aussi attachée à la généralisation abstraite. » Sans doute Jean-Pierre Faye qui signe le texte d'introduction : « Montage Production », a-t-il l'ambition d'orienter et d'élargir le champ culturel actuel, donc à la fois de « changer » et de « donner le change », et de rompre ainsi avec un certain dogmatisme... Ceci dit le « collectif » comprend aussi une étude de Jacques Roubaud : « SUR LE SHINKOKINSHU huitième anthologie impériale japonaise », un texte de Maurice Roche le nécromant : « CALQUES » qui surprendra ceux qui oseront le lire, et les signatures de Jean Paris, Jean-Claude Montel, Jean-Noël Vuarnet, etc.

P.L.R.

— Gilbert Trolliet : Laconiques (Le Courrier du Livre, Paris). Dans une agréable présentation des « poèmes brefs » par l'un des bons poètes suisses d'aujourd'hui.

---

(1) Ed. du Seuil.

- Abdellatif Laabi : **Race** (Souffles-Rabat).
- Luc Bérumont, n° 2 des cahiers franco-anglais publiés par « Poésie vivante ».
- Guy Faucher : **Sur parole** (Rougerie).
- Victor E. Van Vriesland : **Le vent se couche** (Pierre Seghers). Poèmes en français d'un poète néerlandais, l'une des personnalités les plus officielles de la littérature de son pays. Des vers de lettré et que pimente gentiment une pincée d'humour.
- Jean Rousselot : **Dannie Abse** — N° 1 des cahiers franco-anglais publiés par « Poésie vivante » à Genève.
- Georges Drano : **Parcours** (Rougerie).
- Nicole Drano-Stramberg : **Loïntalnes contrées** (Rougerie).
- Alain Messiaen : **Le Paraclet sonore** (Debresse). Semble-t-il, d'un poète qu'attire un peu trop les facilités de l'outrance mais qu'anime un monde très personnel.
- H. des Ursins : **Tandis** (P.J. Oswald).
- « **El corno emplumado** » (Apartado postal, numéro 13-546, Mexico 13). N° 25, dédié à la mémoire d'Ernesto « Che » Guevara.
- « **Impact 10** ». Textes de J.-P. Balpe, M. Barré, Ph. Bosser, H. Kerbouc'h, M. Kervahut, S. Le Menn, P.-P. Poivre, S. Valner (5, rue des Roses, Quimperlé).
- « **Approches** ». Revue de recherche fondée en 1965 par J.-F. Bory et Julien Blaine » (11, rue Cognacq-Jay, Paris 7°). A dire vrai, je ne vois pas très bien où est la recherche. Le travail, oui. Le résultat, l'atroce mot, est triste : c'est agréable. Mais la subversion ne se découvre pas en suivant le pointillé.
- **La Tour de Feu**, Cahier 95-96 consacré entièrement à Pierre Boujut. Préface de Pierre Chabert.
- **L'arbre**, n° 2 (B.P. 04-84 Le Barroux), J.-M. Papapietro, G. Cosme, F. Esquier.
- **Souffles**, n° 6 (4, av. Pasteur, Rabat, Maroc), Spécial Albert Memmi.
- **Réactions VI** (Jean Béguelin, Quai du Haut, 120, Bienne (Suisse). Spécial consacré au Portugal : acte d'accusation contre Salazar et les siens.

H. D.

## **recueils publiés par « action poétique » :**

---

« **Cet oblique rayon** », poèmes de Gérard Neveu, lithographies de Pierre Ambrogiani, Louis Pons, Michel Raffaelli, Pierre Vitali, Jacques Winsberg : 20 F.

« **Un poète dans la ville** », poèmes de Gérard Neveu, montage de Jean Malricu et Jean Todrani : 3 F.

« **On n'en finit jamais** », poèmes de Pierre Guéry, illustrations d'Odile Savajols-Carle : 10 F.

« **For intérieur** », poèmes d'Henri Deluy, couverture de Michel Raffaelli : 5 F.

« **L'amour privé** », poèmes d'Henri Deluy : 5 F.

## **Titres disponibles dans la collection « Alluvions » :**

---

Gérard Cléry : **Poèmes pour rejoindre**

Yves Broussard : **Du jour au lendemain**

Franck Venaille : **Journal de bord**

Pierre Guidi : **Stricte vérité**

Jean Todrani : **Quatorze poèmes en 1 acte**

Gérald Neveu : **Les 7 commandements**

Jean-Jacques Viton : **Au bord des yeux**

Marcel Migozzi : **Le fond des jours**

Luc Boltanski : **Poèmes**

Belghanem : **Ailleurs**

André Libérati : **Le cœur secret**

Galil : **Le maître-mur**

Michel Flayeux : **Fenêtres ouvertes**

André Portal : **On peut vivre**

Denise Miège : **Gestualre**

Chaque volume : 2,50 F — 10 volumes : 20,00 F

### **A NOS LECTEURS**

**Pour tout achat groupé de 5 volumes des Editions P.J. Oswald vous pouvez choisir un sixième gratuit d'une valeur égale à la moyenne des 5.**

# action poétique n<sup>os</sup> disponibles :

- 3-4. — Poèmes : I. Buttina, J. Pere Cerda, H. Kréa, G. Neveu. Chroniques : Les intellectuels d'Oc, E. Pound.
19. — QUATRE POETES DE LA R.D.A. et Evtouchenko, Pachtchenko, Jean Malrieu, Henri Poncet...
25. — POESIE MODERNE JAPONAISE et Trakl, Hermlin, Gonçalves, Ch. Dobzynski, B. Vargaftig, P. Bamboté...
26. — INEDITS DE PIERRE MORHANGE - SIX POETES ET UN CRITIQUE (Bellay, Cousin, Della Faille, Godeau, Perret, Venaille et G. Mounin)...
27. — POEMES ESPAGNOLS DE COMBAT et Tzara, Lowenfels, Volker Braun, Paul Chamberland...
- 28-29. — CREVEL (Choix de textes — Pourquoi Crevel aujourd'hui ?) et Manuel del Cabral, Georg Heym...
30. — NOUVEAUX POETES HONGROIS, POETES DE LA R.D.A., et Sten, Malrieu, Zili, Venaille...
31. — UMBERTO SABA (traductions et étude de Georges Mounin) et Alberti, Enzensberger, R.-F. Retamar...
- 32.33. — VLADIMIR HOLAN et Salvatore Quasimodo, Pierre Morhange, René Depestre...
34. — OU EN EST LE ROMAN ? par René Ballet, Yves Buin, Claude Delmas...
35. — POEMES DU SUD-VIETNAM — NOVOMESKY — KHLEBNIKOV et J. Rousselot, C.M. Cluny...
36. — LA 1<sup>re</sup> POESIE LYRIQUE JAPONAISE et A. Liehm (Intervention au 4<sup>e</sup> congrès des écrivains tchécoslovaques) et A. Barret, P. Lartigue, F. Venaille,...
37. — MAI 1968 : L'UNION DES ECRIVAINS, POURQUOI ? documents, prises de position et un débat...
38. — (Formule « poche ») : POETES POPULAIRES CHINOIS, trad. et prés. par M. Loi, quatre poètes tchécoslovaques, Wilhelm Reich, Jouffroy, Faye,...

N'attendez pas, pour compléter votre collection, que ces numéros, dont certains ne sont plus disponibles qu'à très peu d'exemplaires, soient épuisés !

Chaque n<sup>o</sup> : 3,90 F — numéro double : 6,30 F

Quatre n<sup>os</sup> au choix : 14 F (France) — 16 F (Etranger)

**action poétique**

**bulletin d'abonnement  
ou de réabonnement (1)**

Nom : Prénom :

Profession (si vous désirez la préciser) :

Adresse :

— Je m'abonne ou me réabonne pour an (s) à la revue **Action Poétique**, à partir du numéro

— **TARIF** : 1 an (4 n<sup>os</sup>), France : 14 F - Etranger : 16 F  
2 ans (8 n<sup>os</sup>), France : 28 F - Etranger : 32 F  
Soutien : (4 n<sup>os</sup>) : 50 F - (8 n<sup>os</sup>) : 100 F

— Je désire également recevoir : (2)

- 10 titres sur les 22 parus dans la collection « Allusions » pour la somme de 20 F.
- Le ou les volumes suivants parmi ceux publiés par **Action Poétique** :

- Les numéros suivants parmi ceux encore disponibles de votre revue :

— Je vous adresse la somme totale de F par (2) :  
chèque postal - mandat-lettre - mandat postal - chèque  
bancaire :

C.C.P. Editions P.J. OSWALD 2 201 05 V ROUEN

A le

Signature :

P.S. — Je vous prie de bien vouloir adresser de ma part un numéro spécimen, accompagné d'un bulletin d'abonnement, aux personnes dont les noms et adresses suivent :

1. A adresser aux Editions Pierre Jean OSWALD, accompagné de votre versement

2. Indiquez d'une croix les mentions utiles.



**P. J. OSWALD**

EXTRAITS DU CATALOGUE :

Collection « L'aube dissout les monstres » :

<b>R. MALLAT : POEMES DE LA MORT JUIVE</b>	12,00 F
<b>GERALD NEVEU : FOURNAISE OBSCURE</b>	15,00 F
<b>N. TIDAFI : LE TOUJOURS DE LA PATRIE</b>	10,50 F
<b>OLIVEN STEN : LE SENTIMENT LATERAL</b>	9,00 F
<b>CESAR VALLEJO : CHOIX DE POEMES</b>	9,75 F
<b>M. DESTOT : QUE NOTRE REGNE ARRIVE</b>	9,75 F
<b>HENRI KREA : THEATRE ALGERIEN</b>	10,50 F

Collection « J'exige la parole » :

<b>GUY DE BOSSCHERE : A L'EST DE DIEU</b>	12,00 F
<b>G. COUSIN - J. PERRET : NOMMER LA PEUR</b>	12,00 F
<b>M. BENIUC : LA CAMPAGNE ROUMAINE</b>	9,75 F
<b>E. JEBELEANU : LE SOURIRE D'HIROSHIMA</b>	9,75 F
<b>RAFAEL ALBERTI : SERMONS ET DEMEURES</b>	9,75 F
<b>PIERRE BAMBOTE : CHANT FUNEBRE</b>	5,70 F
<b>ANNA GREKI : ALGERIE CAPITALE ALGER</b>	10,50 F
<b>HUBERT JUIN : CHANTS PROFONDS</b>	9,75 F

Hors-collection :

<b>JACQUES GAUCHERON : LITURGIE DE LA FETE</b>	9,60 F
<b>ANDRE VERDET : VERS UNE REPUBLIQUE DU SOLEIL</b>	6,00 F
<b>J.-L. STEINMETZ : LE CLAIR ET LE LOINTAIN</b>	15,90 F
<b>HENRY CLAIR : A MAIN ARMEE</b>	7,50 F
Poème au Combattant Vietcong	
<b>PIERRE FORAY : VISAGE DU SENS</b>	13,20 F
<b>DENISE BORIAS : L'AMANDIER</b>	9,60 F
<b>JEAN TODRANI : CANO</b>	9,90 F
<b>MAURICE BRUZEAU : L'ETERNEL ETE</b>	10,50 F
<b>ASSANE Y. DIALLO : LEYD'AM</b>	5,10 F
<b>FRANÇOIS LUXEREAU : MILIEU DU GUE suivi de POEMES POUR LE VIETNAM</b>	7,50 F
<b>PIERRE FERRAN : LE THUIT-SIMER</b>	5,70 F
Monographie poétique d'un petit village de l'Eure.	
<b>YVES BROUSSARD : COMMUNE MESURE</b>	6,00 F
<b>MAURICE CURY : ROYAUME</b>	9,00 F

<b>FRANÇOIS-NOEL SIMONEAU : CILICES</b>	6,00 F
<b>J.-P. VEDRINES : CAPITALE INTERDITE</b>	10,50 F
<b>ANDREE APPERCELLE : AU CRU DES MOTS</b>	10,50 F
<b>FRANÇOISE CORREZE : D'UN SOLEIL A L'AUTRE</b>	9,60 F
<b>YVES LEMOINE : ESPACE MEDIAN</b>	12,00 F
<b>JEANPYER POELS : GENESIQUE</b>	9,00 F
<b>B.Y. FLAMAND : ECRASES SOUS PNEU DE JAGUAR</b>	12,00 F
<b>GEORGES CHATAIN : ETAT-CIVIL</b>	9,00 F
<b>J.-B. TATI-LOUTARD : LES RACINES CONGOLAISES</b>	7,50 F
Un nouveau poète du Congo-Brazzaville	
<b>A. HAMOUDA : LA TERRE MATERNELLE</b>	6,00 F
C'est de la Tunisie qu'il s'agit ici.	
<b>JEAN-PAUL MASSE : LE GRAVEUR D'AVENIR</b>	9,60 F
LE MAI DE CELIA	4,50 F
<b>CLAUDE ADELEN : ORDRE DU JOUR</b>	7,50 F
<b>JEAN-PAUL BESSET : LES AMOURS DIFFICILES</b>	7,50 F
<b>F. DE VERNAL : JEAN LE LACHE</b>	6,60 F
<b>S. CAMARA : POEMES DE COMBAT ET DE VERITE</b> ; l'œuvre militante d'un Guinéen.	15,00 F
<b>P. MATHIAS : FABLES DU LION CHANSONS DU RAT</b> ; couverture de Jean Effel.	12,00 F
<b>FANNY GONDRAN : CET ESPACE OU JE TREMBLE</b>	8,40 F

---

Anthony Phelps

# Mon pays que voici...

suivi de **Les dits du Fou-aux-cailloux**

**I** Né en Haïti en 1925, Anthony Phelps fit partie avec Davertige, Philoctète et Morisseau du groupe « Haïti-littéraire ». Il vit aujourd'hui en exil au Canada. Producteur, acteur, éditeur de disques poétiques, auteur dramatique et poète. Voici son cinquième recueil qui révèle une nouvelle voix antillaise au large souffle.

1 vol. sous cv. pelliculée 2 couleurs, 144 p.

10,50 F

---

---

# collection **action poétique**

---

*les plus affirmés des poètes nouveaux.*

**Bernard Vargaftig** | **Chez moi partout**  
« Je cherche un éditeur pour ce poète ». Louis Aragon.

**Andrée Barret** | **Jugement par le feu**  
Prix René Blicek, 1967.

« Un petit livre bouleversant, dans un langage constamment maîtrisé et constamment convaincant ». René Lacôte.

**Franck Venaille** | **Papiers d'identité**  
« Une poésie discursive, émouvante et belle ». R. Lacôte.

**Michel Enaudeau** | **Le jeune homme  
interpellé**  
« Le beau livre de Michel Enaudeau ». Pierre Morhange.

**Guy Bellay** | **Bain public II**  
« Des poèmes forts et beaux ». Georges Mounin.

**Sous presse (Nouvelle présentation)**

---

**Gil Jouanard** | **Banlieue d'Aerea**



**Le volume : 6,00 F**  
**Abonnement à 5 titres : 25,00 F**  
**Abonnement à 10 titres : 45,00 F**

**Bibliophiles !** Pour chacun de ces titres, il existe un tirage de tête, sur Chiffon de Lana, limité à 20 ex. Chaque ex. : 30 F. Abonnement à 5 ex. : 130 F, à 10 ex. : 250 F.

---



# Collection "théâtre africain"

Une collection nouvelle : un théâtre nouveau



1. **Cheik A. Ndao**  
**L'exil d'Albouri**  
suivi de **La décision**  
« Un partisan »  
Bakary Traoré (Préface) 136 p. 12 F
2. **Daniel Boukman**  
**Chants pour hâter la mort**  
**du temps des Orphée**  
« Un bel Orphée nègre »  
La Quinzaine Littéraire 128 p. 12 F
3. **Charles Nokan**  
**Les Malheurs de Tchakô**  
Par l'auteur de  
« Le Soleil Noir Point » 100 p. 9 F
4. **Ola Balogun**  
**Shango suivi de**  
**Le roi-éléphant**  
Première œuvre d'un  
auteur nigérian. 96 p. 9 F
5. **Gérard Chenet**  
**El Hadj Omar**  
Un nouveau dramaturge haïtien  
Préface de Jean-F. Brière. 136 p. 12 F
6. **Auguste Macouba**  
**Eïa I Man-maille là I**  
(Décembre 1959 à la Martinique)  
Préface de René Depestre. 144 p. 9 F





série "théâtre en france"

**andré benedetto**  
**napalm**

Sur le problème vietnamien, la pièce la plus violente qui ait été écrite et jouée en France (à Avignon).

« Le vrai théâtre politique » (Réforme).

« Une pièce "dangereuse" »  
(Le Nouvel Observateur).

1 vol. sous couverture 3 couleurs, pelliculée, 176 p. 12 F.

série "théâtre en france"



**pierre lalande**  
**le capitaine pâle**

La première pièce d'un jeune auteur :  
absurde, humour noir, provocation ou  
simplement poésie ?

1 vol. sous cv. pelliculée 3 couleurs, 104 p. 12,00 F



## La poésie des pays ibéro-américains

Sous la direction de Claude Couffon

Cette collection publiera des anthologies et les poètes contemporains les plus marquants de l'Amérique latine et de la péninsule ibérique.

### ARGENTINE

#### ATAHUALPA YUPANQUI : AIRS INDIENS

Traduit et présenté par Sarah Lebovici.  
Première traduction des poèmes du célèbre artiste argentin.

9 F.

### CUBA

Parution : janvier 69.

#### ROBERTO FERNANDEZ RETAMAR AVEC LES MEMES MAINS

Traduit et présenté par René Depestre.  
Postface d'Alejo Carpentier.  
Un des plus grands poètes de la nouvelle génération cubaine.

### ARGENTINE

A paraître.

#### CESAR FERNANDEZ MORENO ARGENTIN JUSQU'A LA MORT

Traduit et présenté par Claude Couffon  
et Pierre Kalfon.  
Un cri de guerre, un défi, une révolte dans  
la poésie argentine actuelle.

### SAINT-DOMINGUE

A paraître.

#### SILVANO LORA : DIALOGUE AVEC VENUS

Un des jeunes poètes dominicains les plus  
violents d'aujourd'hui.

Tous ces titres sont bilingues

Ch. vol. sous cv. pelliculée, 3 couleurs, ill. d'un dessin.

## *Le complot international*

**Boris Fraenkel** : Marcuse ou marcusisme ?

**Jean-Marcel Bouguereau** : Où en est le S.D.S.

**J.-F. Godchau** : L'irruption étudiante d'octobre à Londres

**J.-M. Bouguereau** : Quelques remarques à propos du mouvement italien

**C. Donolo** : Théorie et praxis du mouvement étudiant italien

**Alexandre Zara et Jan Zygler** : Mars en Pologne

**Luka Kralj** : La semaine rouge à Belgrade

**Jeanne Habel** : Les luttes des Zengakuren

**Paul Phéline** : Crise universitaire et mouvement étudiant au Brésil

**Juan Carlos Marlatégul** : Sur l'autonomie de l'université

**Huey Newton** : Mouvement noir et lutte révolutionnaire

**J.F.G.** : Eléments biographiques

**CHRONIQUE** : Marie-Daniel : Nationalisme et internationalisme en pays basque

le numéro 8,70 F.

derniers numéros parus :

**OUVRIERS ETUDIANTS, UN SEUL COMBAT**  
260 p., 100 photos, 8,70 F

**SPORT, CULTURE ET REPRESSION**  
200 p., 8,70 F

---

**Editions François Maspero**

1, place Paul-Painlevé, Paris 5°

C.C.P. 6 556-60 Paris

---

# chorus

(rédacteur en chef Franck Venaille)

**NUMERO 1 : SENSIBILITE 68** — poèmes de DANIEL BIGA et GUY BELLAY — enquête : PIERRE GAUDIBERT — PIERRE DELLA FAILLE — VASARELY — MICHEL CROCE-SPINELLI — STOCKHAUSEN — dans l'atelier de PETER KLASSEN — de la lecture à la linguistique : GEORGES MOUNIN.

**N° 2 : mythologies quotidiennes et réalisme**

**N° 3 : « spécial » Roger Vailland**

à paraître :

- « américa américa » : les Etats-Unis d'Amérique après le Viet-Nam
- éloge et réhabilitation du pessimisme
- Fernand Léger et la jeune figuration.

LE NUMERO : 5 F. — ABONNEMENT QUATRE NUMEROS : 16 F. — C.C.P. : Jean-Pierre Le Boul'ch 24 864 78 Paris. — TOUTE CORRESPONDANCE : chorus, 57 bis, avenue La Motte-Picquet, Paris 15°. — BIBLIOPHILES — AMATEURS D'ESTAMPES — Chaque numéro de chorus comporte un tirage à part de soixante exemplaires (dont dix hors commerce) sur Velin cuve B.F.K. Rives 180 gr. — Les cinquante exemplaires, numérotés de 1 à 50, signés par les poètes figurant au sommaire et comportant une estampe originale signée et numérotée par l'artiste participant au numéro sont vendus 60 F. — ABONNEMENT A QUATRE NUMEROS : 180 F. N° 1 : Sérigraphie originale de PETER KLASSEN.

---

**DÉCHIFFRER LE LANGAGE DE LA RÉALITÉ QUOTIDIENNE**



# Présence Africaine

N° 68 (4<sup>e</sup> trimestre 1968).

Pierre Van den Berghe : Les langues européennes et les Mandarins Noirs.

## Dossier sur la femme africaine :

Aimée Mambon Gnali (La Congolaise) ; Ahmed Al Amin (Le problème du mariage au Maroc) ; Cécile Mc Hardy (Love in Africa) ; Kodwo Mensah-Brown (Mariage in Sefwi-Akan Customazy-Law) ; et une lettre sur la Civilisation de la Femme africaine (en français et en anglais).

## Poèmes :

- En français : Gauvin Axel, Patrice Kayo, W. Lima.
- En anglais : Alicia Johnson, Lee N. Bridges, Paulus M. Mohome, Joshua C. Kaluwa.

## Littérature :

Onesimo Da Silveira : Prise de conscience dans la littérature du Cap-Vert ; Paulus M. Mohome : Négritude : Evaluation and Elaboration ; E. Boundzelki Dongala : « New-Jazz » : une interprétation ; Lamine Diakhate : Valeur de la Négritude et convergence.

## Chroniques :

J. Olabiyi Yaï : Remarques sur l'état actuel des recherches linguistiques au Dahomey ; Meinrad Hebig : Acculturation et chances d'un Humanisme africain moderne ; Baba Ibrahima Kake : « L'Afrique Noire contemporaine » ; Mbella S. Kipoko : Racism and the eloquence of May.

## **SHORT STORY - PALABRE - NOTES DE LECTURE**

42, rue Descartes - Odéon 57-69 - C.C.P. Paris 15.232-74

Le soleil noir



**Jean-Pierre Duprey**  
*Derrière son double*  
*Préface d'André Breton*  
*Illustrations de*  
*Jacques Herold et Max Ernst*

1 volume : 12 F  
Série club avec une  
eau-forte de Camacho :  
30 F

**Jean-Pierre Duprey**  
*La fin et la manière*  
*Préface d'Alain Jouffroy*  
*Illustrations de Matta*

1 volume : 12 F  
Série club avec une  
eau-forte de J.-J. Label :  
30 F

**Robert Lebel**  
*La double vue*  
*Illustrations de Giacometti*  
*et Marcel Duchamp*

1 volume : 12 F  
Série club avec une  
eau-forte de Ferro :  
30 F

**Joyce Mansour**  
*Carré blanc*  
*Illustrations de*  
*Pierre Alechinsky*

1 volume : 12 F  
Série club avec une  
eau-forte de  
Joyce Mansour : 30 F

**Charles Estienne**  
*O et M*  
*Roman illustré par*  
*Lapicque*

1 volume : 18 F

**Alain Jouffroy**  
*Aube à l'antipode*  
*Dessins de René Magritte*

1 volume : 18 F  
Série club avec  
7 cartes postales  
de Magritte : 30 F

**Jean-Clarence Lambert**  
*Code*  
*Illustrations de Vasarely*

1 volume : 12 F  
Série club avec une  
eau-forte de Vasarely :  
90 F

Collection de littérature et d'art, dirigée par François Di Dio  
Diffusion : L'INTER 118, rue de Vaugirard, Paris 6°

**d**  
[Logo]  
[Text]

**Picasso**  
[Logo] **Evrouchenko**  
[Logo] **Kerenski**  
[Logo] **Saul Bellow**

**André Breton**  
[Logo] **Malraux à vingt ans**  
[Logo] **Le Parnasse**  
[Logo] **Le Parnasse**  
[Logo] **Le Parnasse**

**Le lait**  
[Logo] **- gras**

**Quinzaine**  
**van**  
**und**  
[Logo] **Bosch**  
[Logo] **nu**

**La Quinzaine**  
[Logo] **Aron**  
[Logo] **Michaux**  
[Logo] **Censure**  
[Logo] **Bandelaire?**  
[Logo] **Mao**

**La Quinzaine**  
[Logo] **Lettres inédites de Pavese**  
[Logo] **Pour ou contre Lacan**  
[Logo] **Desnos**  
[Logo] **Byzance**

**La**  
**Bo**  
**et**  
[Logo] **6**  
**7**

# La Quinzaine

littéraire

**Quinzaine**  
[Logo] **Vian**  
[Logo] **les jeunes**  
[Logo] **Arp et Dada**  
[Logo] **Qui a tué Kennedy?**

Le 1<sup>er</sup> et le 15  
de chaque mois  
Tout sur  
tous les livres

**La Quinzaine**  
[Logo] **Lukacs**  
[Logo] **s'explique**  
[Logo] **Livres**  
[Logo] **Livres pour enfants**  
[Logo] **L.S.D.**

**La Quinzaine**  
[Logo]

**La Quinzaine**  
[Logo] **Sartre**

**La Quinzaine**  
[Logo] **Lac**  
[Logo] **Po**



**12 Pierre Mbrhange**  
**Le sentiment lui-même**  
Précédé d'une étude  
par Valentin Nikiprowetzky.  
Prix René Laporte, 1967.  
Couverture Goya. 216 p.

**6 Ridha Zili**  
**Ifrikya ma pensée**  
Précédé d'une étude  
par René R. Khawam.  
Un grand poète du Maghreb.  
Couverture P. Olivier. 128 p.

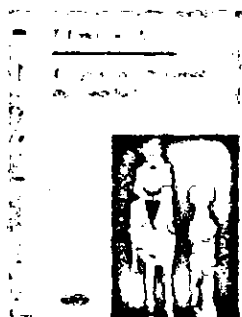
**3 Oliven Sten**  
**L'enterreur**  
**et autres poèmes**  
Couverture C. Boltanski. 160 p.

**78 Jean Malrieu**  
**Le nom secret**  
Précédé d'une étude  
par Georges Mounin.  
Prix Apollinaire, prix Artaud :  
un de nos plus grands poètes.  
Couverture G. Eppelé. 208 p.

**45 F. Lopez - R. Marrast**  
**Anthologie de la poésie**  
**ibérique de combat**  
Couverture José Ortega. 196 p.

*Sous presse :*

**910 Mario de Andrade**  
**La poésie africaine**  
**d'expression portugaise**  
Anthologie.



*A paraître :*

**11 Tchicaya U Tam'Si**  
**L'arc musical**  
Le nouveau recueil du Grand  
Prix de Poésie du Festival  
Mondial des Arts Nègres  
(Dakar 1966).  
Précédé d'une étude  
par Claire Céa.

**Abonnement :**

**6 titres : 25 F. - 12 titres : 50 F.**

Pour vous abonner il suffit  
de nous envoyer vos nom et  
adresse accompagnés de la  
somme correspondante; de  
même pour tout achat à  
l'unité:

**P.J. OSWALD, 14 - Honfleur**  
**C.C.P. Rouen 2 201 05 V.**

**N° 3 et 6 : 3,50 F.**  
**Tous les autres n° : 5 F.**

A partir du n° 7/8 tous nos  
titres seront vendus au prix  
uniforme de 5 F., quel que  
soit le nombre de pages, sans  
modification du prix de l'a-  
bonnement.



## "la poésie des pays socialistes"

COLLECTION DIRIGÉE PAR HENRI DELUY.

Cette collection publiera soit des anthologies, soit des ouvrages des poètes contemporains les plus marquants des pays socialistes. La place tenue dans l'histoire de la poésie nationale et la qualité de l'œuvre seront nos seuls critères.

15 F.	<b>1</b>	<b>Dix-sept poètes de la R. D. A.</b> Anthologie bilingue : Pour la première fois, la nouvelle génération des poètes est-allemands : Bobrowski, Biermann, Braun, etc. 192 p.
12 F.	<b>2</b>	<b>Vladimir Holan : Douleur</b> Traduit et présenté par Dominique Grandmont. Le plus grand poète tchèque vivant enfin traduit en France : une œuvre de portée universelle. Avec quatre hors-texte. 128 p.
18 F.	<b>3</b>	<b>Vélimir Khlebnikov</b> <b>Choix de poèmes</b> Traduit du russe et présenté par Luda Schnitzer. Edition bilingue. Un des plus grands poètes soviétiques que l'on redécouvre aujourd'hui. Publié à l'occasion du 50 <sup>e</sup> anniversaire de la Révolution russe. Avec huit hors-texte. 248 p.
15 F. Sous presse.	<b>4</b>	<b>Laco Novomesky</b> <b>Villa Tereza et autres poèmes</b> « Le plus grand poète de cette langue minoritaire (le slovaque)... » (Aragon - Les Lettres Françaises). Traduit et présenté par H. Deluy, Jozef Felix, F. Kérel et Antonin Liehm.
18 F. A paraître.	<b>5</b>	<b>Poètes du peuple</b> Anthologie des poètes populaires chinois contemporains, traduite et présentée par Michèle Loi.
Ch. vol. ft 13x18, Cv. pelliculée, illust.-photo, imp. 3 couleurs		
On peut commander ces titres aux Editions P.J. Oswald, 14 - Honfleur (C.C.P. Rouen 2201-05 V) soit à l'unité, soit pour 60 F. au lieu de 78 F. les cinq premiers volumes.		

Poésie,  
feu rebelle,  
nous livrons  
à la troupe de choc  
de la nuit  
un dur combat ;  
notre arme,  
c'est  
notre propre visage.

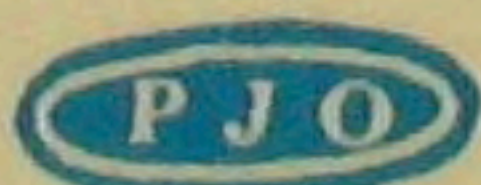
**HANNS CIBULKA**

*Extrait de*

**Dix-sept poètes de la R. D. A.**

*P. J. Oswald Éditeur.*

Ce poème a été affiché lors de l'exposition "P. J. Oswald : la poésie de combat" qui a eu lieu à la Maison de la Culture du Havre du 12 au 17 novembre 1968.



4<sup>e</sup> trimestre 1968

le numéro : 3,90 F.